

Sommaire

	Page
Éditorial	
Perspectives Missionnaires – Un nouvel angle ? Jean-François ZORN	3
Différences entre les langues et les cultures : une perspective linguistique et théologique	
Inge EGNER	7
Vision missionnaire et partenariat dans le développement	
Vision d'un envoyé Daniel GOLDSCHMIDT	24
Point de vue d'un chrétien béninois Saturnin D. AFATON	35
Le peuple de Dieu réconcilie	
Ronald J. SIDER	41
Dialogue avec Dieu	
Gabrielle MOSER	58
L'Angola – un cas désespéré ?	
Beni SCHUBERT	61
Les nomades : des chrétiens à part entière	
Arnold et Christel KIEL	69
Revue de livres	76

Perspectives Missionnaires Un nouvel angle ?

Jean-François ZORN

Lorsqu'en 1981 *Perspectives Missionnaires (PM)* voyait le jour, les deux branches du mouvement missionnaire protestant mondial, généralement désignées comme « évangelique » et « œcuménique », amorçaient un dialogue.

Après la conférence missionnaire du Conseil Œcuménique des Églises (COE) en 1973 à Bangkok, la tension entre les deux mouvements était vive. Bien que la conférence fondatrice du Comité de Lausanne pour l'Évangélisation Mondiale (CLEM) était déjà programmée pour l'année suivante, il n'est pas exagéré de dire que les déclarations de Bangkok, prônant un « engagement sans réserve » de l'Église en faveur des mouvements de libération, a conforté la position de ceux qui, à Lausanne voudront nettement se démarquer du COE. Pourtant à Bangkok siégeaient des missiologues « évangeliques », tel Arthur Glasser, qui devait rappeler à l'assemblée « œcuménique » que l'aspect théologique et l'aspect politique du salut devaient être tenus ensemble car la proclamation de ce salut ne peut que s'incarner dans un contexte historique et culturel donné.

Cette position est celle que *PM* a tenue pendant les treize années écoulées. Comme revue de missiologie, elle a largement ouvert ses colonnes à ceux qui, comme le regretté David Bosch, ont milité pour un dialogue au sein du mouvement missionnaire

protestant. Que chacun relise les nombreux numéros de *PM* consacrés aux conférences parallèles du COE et du CLEM à Melbourne et Pattaya en 1980 puis à San Antonio et Manille en 1989. *PM* a fait mieux encore en publiant dans son n° 10–1985 l'article de Jacques Matthey amorçant une comparaison des modèles missionnaires selon les optiques « évangélique », « œcuménique » et « catholique » (je mets ici des guillemets à catholique, car je crois à la « catholicité évangélique », ce qui signifie que catholique n'est pas que romain...). Il est en effet intéressant de savoir que notre débat « intra-protestant » a aussi lieu dans l'Église catholique : l'exhortation missionnaire de Paul VI intitulée *Annoncer l'Évangile aux hommes de notre temps* (1975) est un compromis entre libération humaine et salut en Jésus-Christ.

D'autres publications se sont aussi intéressées à ce débat : *Spiritus*, revue de onze Congrégations missionnaires catholiques, *Hokhma*, revue de réflexion théologique évangélique, *Lumière et Vie*, revue des Dominicains de Lyon, *Libre Sens*, bulletin du Centre Protestant d'Etudes et de Documentation...^a.

C'est dire l'enjeu de ce débat : ni plus ni moins que la prise au sérieux de toutes les conditions et de toutes les implications de l'annonce de l'Évangile au monde contemporain. Les discussions théologiques (sur les modèles missionnaires) et les discussions ecclésiologiques (sur les stratégies missionnaires) doivent avoir lieu impérativement et simultanément dans plusieurs enceintes communes. En attendant que le COE et le CLEM décident de tenir ensemble une assemblée (il est permis de l'espérer, après la lettre de 149 membres de la conférence de San Antonio à ceux de la conférence de Manille), *PM* se doit

-
- a) - « Nos frères protestants », *Spiritus* n° 119, T. XXI, mai 1990.
 - « Proclamer le Christ jusqu'à ce qu'il vienne », *Hokhma*, n°46-47, 1991.
 - « La mission nouvelle donne », *Lumière et Vie*, n° 205, T.XL-5, 1992.
 - « La mission ou la théologie en mouvement », *Libre Sens*, n°24, avril 1993.

d'affirmer, plus encore peut-être qu'il ne l'a fait jusqu'à présent, sa volonté d'être ce lieu de dialogue missiologique exigeant *mais* libre.

En continuant ce chemin *PM* s'inscrit dans une double tradition protestante réelle mais bien fragile : l'édition et la fédération.

L'édition, comme Protestants nous connaissons... – Peuple du livre, nous ne manquons pas de supports d'expressions de notre pensée. Tout groupe protestant, aussi minoritaire soit-il, dispose de son bulletin, voire de sa revue. En missiologie de langue française, deux revues on cheminé en parallèle : *Le Monde non chrétien* lancé par Maurice Leenhardt en 1932, d'abord à l'intérieur des cahier de *Foi et Vie*, interrompu pendant la guerre et relancé en 1947 ; *Mission*, publiée par les Groupes Missionnaires depuis 1937. Ces deux revues ont disparu au moment des grandes mutations des années 1960 et 1970 sans donner naissance à une nouvelle publication^b.

La **fédération**, plus exactement l'esprit fédératif qui devrait conjurer le morcellement protestant. – Est fédératif celui qui accueille l'autre (individuellement ou communautairement) comme un frère ou une sœur dans la foi non seulement en l'invitant à dire sa manière à lui de croire mais encore en ne lui imposant pas sa manière à soi de croire. Foi et manière de croire ne peuvent être confondues. La première est objective, elle m'habite mais ne m'appartient pas, la seconde est subjective, je l'habite et elle m'est propre.

Pour continuer son chemin éditorial dans un esprit fédératif, *PM* a besoin de plus qu'un comité de rédaction. Il lui faut un groupe de personnes qui soit à la fois un appui, un apport et un appel. Ce groupe est en voie de constitution et, composé pour le moment de protestants « évangéliques » et « œcuméniques » et de catholiques, il fondera prochainement une Société francophone de missiologie.

b) *Mission* a succédé après quelques années au *Bulletin missionnaire* publié depuis 1937, et a paru jusqu'en 1972.

Comme appui à *PM*, cette Société aura pour tâche de sauvegarder l'outil précieux qu'est une revue (par les temps difficiles qui courent...) en lui cherchant des soutiens individuels et institutionnels.

Comme apport à *PM*, cette Société aura pour mission d'apporter des contributions écrites de qualité, tant sur la forme que sur le fond, alliant réflexions et expériences missionnaires, qu'elles se déroulent ailleurs qu'en Occident ou « chez nous ».

Comme appel à *PM*, cette Société attendra de cette revue qu'elle incarne la spécificité de la mission chrétienne dans l'aire francophone et latine. Ce point pourra surprendre, mais il a son importance. Ce n'est un secret pour personne que la recherche missiologique est dominée par le monde anglo-saxon protestant. Il convient de rééquilibrer ce fait, en apportant la contribution francophone à la réflexion mondiale. Déjà un groupe de spécialistes s'est lancé dans la traduction en français du grand ouvrage de David Bosch, *Transforming Mission...* Nous ne sommes pas démunis. Ce qu'il nous faut en plus, c'est du temps, des moyens, des soutiens et par dessus tout la grâce du Dieu de Jésus-Christ sur ce projet et sur nos personnes, grâce sans laquelle nous agirions (et nous nous agiterions) en vain.

Jean-François ZORN

Jean-François ZORN, né en 1946, est pasteur chargé des questions de formation dans l'Église réformée de France. Sociologue et docteur en histoire, il enseigne une missiologie mettant en dialogue les acquis de ses recherches avec la connaissance profonde qu'il a des Églises d'Europe et d'outre-mer.

Différences entre les langues et les cultures : une perspective linguistique et théologique *

Inge EGNER

Tout d'abord j'aimerais exprimer ma joie de pouvoir vous entretenir sur un thème qui me passionne depuis bien des années et qui continue à le faire : les différences entre les langues et les cultures. Je vous remercie donc de l'invitation que votre Association m'a adressée.

Pour chacune de nous, les différences culturelles ne sont pas quelque chose de théorique mais font au contraire partie de notre vécu quotidien. Comme le titre de mon exposé l'indique, je situerai les différences entre les langues et les cultures dans deux perspectives. Dans un premier temps, je prendrai un point de vue linguistique en vous donnant des exemples de toute la gamme des différences entre les langues et les cultures. Dans un deuxième temps, je vous inviterai à prendre avec moi un point de vue théologique, puisque nous aborderons ensemble le vieux récit de la tour de Babel qui nous est transmis dans la Bible hébraïque.

* Version légèrement remaniée de l'exposé prononcé dans le cadre de la réunion mensuelle de l'Association des femmes internationales en Côte d'Ivoire (AIFCI) le 2 décembre 1992 à Abidjan

I. Perspective linguistique

Le plus souvent, la différence culturelle se manifeste par une différence de langue. Le nombre des langues parlées dans le monde est énorme. En effet, il y en a plus de 6000, sans compter les dialectes que chacune d'elles comporte.

Près d'un tiers de ces langues, soit presque 2000, se parlent sur le continent africain, un deuxième tiers en Asie. Le troisième tiers se répartit sur l'Australie, l'Océanie, et les deux Amériques, avec les nombreuses langues indiennes de l'Amérique du Nord et de l'Amérique latine.

Quant aux langues qu'on appelle les grandes langues, ou les langues de grande diffusion, donc l'anglais, le français, l'espagnol, ainsi que les autres langues européennes, elles ne constituent qu'un pour-cent des langues du monde !

La Côte d'Ivoire comporte une soixantaine de langues différentes, sans parler des dialectes de chaque langue. La situation linguistique de la C.I. est même particulièrement complexe parce que les langues ivoiriennes appartiennent à quatre familles de langues différentes. C'est comme si sur le territoire de l'Allemagne de l'ouest se parlaient des langues romanes, germaniques, slaves et celtiques.

En exposant ces différences, je vais partir des différences évidentes, pour passer ensuite à des différences à la fois plus profondes et moins évidentes.

Différences évidentes : sons, grammaire, vocabulaire

Les différences les plus apparentes entre les langues se situent au niveau des sons, de la grammaire et du vocabulaire.

Différences au niveau des sons :

C'est sur la seule base des sons, sans rien comprendre du contenu de ce qui est dit, que nous pouvons savoir, à la radio par exemple, si la voix qui sort du poste parle en italien ou en arabe.

A un premier niveau, ce sont donc les sons qui distinguent une langue de l'autre. De plus, à l'intérieur d'une langue donnée, les sons permettent de distinguer des mots différents. Dans toutes les langues du monde, ce sont les voyelles et les consonnes qui accomplissent ce travail. En français, par exemple, les consonnes [b] et [p] permettent de distinguer entre 'bain' et 'pain' ; les voyelles [o] et [u] distinguent 'seau' et 'sou'.

Donc les phrases "ka ka (haut-bas) et –ka ka (bas-moyen) ne signifient pas du tout la même chose !

Cependant, dans beaucoup de langues d'Afrique et d'Asie, il n'y a pas que les consonnes et les voyelles qui distinguent les mots, mais aussi la hauteur mélodique de la voix. En wobé, une langue parlée dans la région de Man, le mot ka a un sens différent selon la hauteur de la voix avec laquelle il est prononcé^a :

"ka	(ton très haut)	crabe
-ka	(ton bas)	baluchon
ka	(ton moyen)	voici

Les langues qui distinguent des mots par la hauteur de la voix sont appelées langues à ton ou langues tonales.^b

Pour un Européen, apprendre une langue tonale n'est pas du tout évident. Moi-même, par exemple, lorsque j'apprenais le

a) Dans l'orthographe des langues à tons, les différents tons sont représentés, selon les langues, soit par des accents (accent aigu pour le ton haut, accent grave pour le ton bas), soit par des signes de ponctuation placés avant ou après le mot (guillemets pour le ton très haut, apostrophe pour le ton haut, trait-d'union pour le ton bas). Dans les deux systèmes de notation, le ton moyen reste le plus souvent non marqué.

b) Dans beaucoup de langues tonales, notamment en Asie, les tons ne sont pas seulement caractérisés par une hauteur mélodique, mais aussi par une courbe mélodique – montante, descendante, ou parfois plus complexe encore. Le nombre de tons possibles sur la même séquence consonnes-voyelles se situe couramment de 5 à 8. [ndlr]

wobé, je ne retenais au début que les consonnes et les voyelles d'un mot, en oubliant le ton dont je n'avais pas l'habitude. Mais je ne pouvais alors pas prononcer le mot, parce qu'il faut forcément le prononcer avec un ton ! Lorsque la seule différence entre « oui » et « non » est tonale, on ne saurait communiquer en essayant de faire l'économie des tons ! En plus, dans de nombreuses langues, il ne suffit pas d'apprendre le ton d'un mot une fois pour toutes, puisque ce ton change selon l'environnement dans lequel le mot est placé dans la phrase.

Il ne faut donc pas trop vite dire qu'une langue africaine comme le wobé doit être facile parce qu'elle ne consisterait qu'en monosyllabes. En effet, si chaque monosyllabe peut théoriquement être prononcée avec 12 tons différents, comme c'est le cas en wobé, on peut faire beaucoup de mots avec des monosyllabes ! Evidemment, cette possibilité théorique n'est pas entièrement exploitée dans la pratique, mais il y a néanmoins un très grand nombre de mots qui se distinguent uniquement par le ton.

Différences au niveau de la grammaire

Les différences de grammaire entre les langues sont ce dont les élèves se plaignent le plus. En allemand, ce sont les articles et les accords des adjectifs qui exaspèrent les apprenants, de même que la conjugaison des verbes, sans parler du fait que dans certains cas il faut placer le verbe à la fin de la proposition.

Dans les langues à tons, la hauteur mélodique de la voix est également utilisée pour la grammaire de la langue. Ainsi par exemple, de nouveau en wobé, la seule différence entre un ordre et une constatation (« Allons ! » et « Nous sommes allés ») est une différence de ton sur le verbe.

Toujours en wobé, le pronom féminin de la deuxième personne (« tu » pour s'adresser à une femme) et le pronom « nous » se distinguent uniquement par le ton.

A propos de pronoms, certaines langues africaines ont un plus grand nombre de pronoms que nos langues européennes. Je viens d'en donner un exemple de la langue wobé, qui possède deux pronoms pour la deuxième personne du singulier, à savoir un pronom masculin et un pronom féminin. C'est-à-dire qu'on s'adresse à une femme par un autre pronom qu'à un homme. Mais pour compliquer le tout, ce n'est pas le sexe d'une personne qui décide par quel pronom on doit s'adresser à elle mais son nom ! En effet, des hommes peuvent porter des noms de femmes, dans quel cas on s'adresse à eux par le pronom féminin. Inversement, pour s'adresser à des femmes portant un nom d'homme, on utilise le pronom masculin !

D'autres langues africaines ont plus d'un pronom là où le français n'a que le pronom « nous ». Vous n'y avez peut-être jamais pensé, mais « nous » peut avoir au moins quatre sens différents : un sens inclusif, où le destinataire est inclus, et un sens exclusif, où le destinataire est exclu. Comme le destinataire peut être une ou plusieurs personnes, il y a deux autres sens qui s'ajoutent, ce qui nous amène à deux paires de pronoms :

deux pronoms inclusifs :

nous et toi
nous et vous

deux pronoms exclusifs :

nous sans toi
nous sans vous

Encore une autre possibilité de sens pour le pronom « nous » est qu'il se rapporte au nombre des personnes désignées : ainsi il y a un « nous » pour deux personnes (appelé duel), un autre pour trois personnes (appelé triel) et un troisième mot pour « nous » désignant plus de trois personnes (appelé pluriel). Parmi les langues hors d'Afrique, l'arabe possède un « nous » désignant quatre personnes (les linguistes parlent alors de quadriel).

Différences de vocabulaire

Dans le domaine du vocabulaire, même des gens par ailleurs très cultivés ont souvent des idées complètement fausses sur les langues africaines, en les considérant comme primitives. Ils imaginent en effet que ces langues ont un vocabulaire de monosyllabes ne dépassant pas quelques centaines de mots pour les objets les plus élémentaires, sans moyen d'exprimer des états d'âme et encore moins l'abstraction.

Evidemment, ces langues ne disposent pas d'un mot pour « ordinateur » ou pour « géométrie », mais cela veut-il dire qu'elles sont pauvres ? Pas du tout ! Au contraire, ces langues répondent parfaitement aux besoins de leurs locuteurs et sont des instruments de communication parfaitement adaptés au milieu où elles sont utilisées.

Par moments, on a même l'impression que ce sont plutôt nos langues à nous qui sont pauvres ! Ainsi, une langue du Ghana possède 15 verbes différents pour désigner les différentes manières de porter quelque chose, p.ex. sur la tête, sur la nuque, sur l'épaule, sous le bras, à la main, dans la main et ainsi de suite. Vous voyez que la langue française doit avoir recours à des syntagmes entiers pour exprimer le concept véhiculé par chacun de ces différents verbes de la langue africaine. De même, les langues eskimo ont facilement une douzaine de mots pour désigner différentes sortes de neige. Là aussi, l'instrument de communication qu'est la langue est parfaitement adapté au milieu où il est utilisé par les locuteurs. C'est pourquoi, lorsque le milieu change, la langue change elle aussi, en s'adaptant à de nouvelles réalités. Le changement des langues au contact d'autres langues et cultures est un domaine d'étude très passionnant, mais je ne peux pas m'y attarder ici. Je me contenterai de vous citer quelques néologismes que la langue wobé a créés pour désigner des objets importés de l'Europe. Le tourne-disque est « la malle qui chante », le kérosène devient « l'eau à feu », et le dessert la « chose qui ôte le piment dans la bouche ».

Différences moins évidentes

Après les différences évidentes, c'est-à-dire de sons, de grammaire et de vocabulaire, j'aimerais mentionner quelques-unes des différences moins évidentes. En effet, on peut parfaitement maîtriser les sons, la grammaire et le vocabulaire d'une langue et commettre de grosses erreurs quand on communique effectivement avec un locuteur de cette langue. C'est parce que les structures d'une langue sont une chose et leur utilisation en est une autre ! Je vais illustrer ce fait à propos de l'utilisation des questions, des compliments et des remerciements dans des langues et cultures différentes.

L'utilisation des questions

Il y a une grande différence dans la manière dont les langues européennes et les langues africaines utilisent les questions.

A quoi sert une question ? A demander de l'information. Cela paraît évident. Cependant, si je suis à table avec vous et que vous me disiez « Pouvez-vous me passer le beurre, s'il vous plaît ? », je ne vais pas me contenter de la réponse affirmative, mais je vais vous passer le beurre. De même, si vous dites à votre invité « Est-ce que je vous sers encore un peu de café ? », vous ne lui demandez pas une simple information. Vous lui offrez poliment du café !

Dans les langues africaines, par contre, cette manière de formuler une offre est tout sauf polie. En effet, comment pouvez-vous demander à une personne à qui vous voulez donner quelque chose si elle la veut ou non ? Cela ne prouve-t-il pas que vous n'avez en réalité pas l'intention de lui donner la chose ? Si l'autre ne veut pas que vous la lui donniez, c'est bien à lui de le dire. Voilà pour la logique de l'Africain.

Mais nous aussi, nous avons une logique qui explique notre manière de faire. Nous disons en effet, qu'on ne peut pas s'imposer à quelqu'un, qu'il faut lui laisser la liberté de choix, donc lui demander. Et naturellement respecter son refus. Voyez-

vous les conflits potentiels que provoque cette différence entre les langues ? Le Blanc paraît avare et malhonnête à l'Africain, et l'Africain semble peu poli et grossier à l'Européen.

En Inde, la logique est encore différente, puisqu'un Hindou ne doit pas tout de suite accepter une offre qu'on lui fait. Il faut que l'offrant répète plusieurs fois son offre avant que l'autre ne puisse l'accepter. Il faut en effet que l'offrant montre qu'il est sérieux et que l'autre montre par son refus qu'il n'est pas un être dépendant. Alors vous voyez combien l'Européen paraît gourmand et impoli, en acceptant joyeusement la première offre à manger d'une famille hindoue. A l'inverse, l'Hindou s'en ira bredouille parce que son premier refus a été pris à la lettre par la famille anglaise qui l'a invité à manger avec elle.

Une autre utilisation de la question dans les langues européennes est pour demander un service. J'ai une amie institutrice en Suisse qui finissait par être quelque peu irritée par le comportement des enfants réfugiés africains qui semblaient constamment lui donner des ordres en disant « Madame, viens ici ! », « Madame, donne-moi ceci ! », « Madame fais-moi cela ! » Elle aurait souhaité que ces enfants soient plus polis en lui demandant par exemple, « Est-ce que vous pourriez m'aider, Madame ? ». Elle ne savait pas qu'en Afrique on ne pose pas de questions pour demander un service. Il y a d'autres moyens pour demander poliment, par exemple par des particules qu'on ne peut cependant pas facilement traduire en français.

Or, ce n'est pas seulement entre langues africaines et langues européennes qu'on constate des différences dans l'emploi des questions, mais même entre les langues européennes. Une collègue francophone me disait par exemple combien elle se sentait mal à l'aise lors de son premier séjour en Grande Bretagne, parce que les gens semblaient constamment lui faire des reproches en disant : Pourquoi ne fais-tu pas ceci ou cela ? Ce n'est que plus tard qu'elle s'est rendu compte qu'on lui faisait une invitation en disant « Why don't you come with us ? » (Pourquoi ne viens-tu pas avec nous ?) et une suggestion lorsqu'on disait « Why don't you put on your green dress ? » (Pourquoi ne mets-tu pas ta robe verte ?).

L'utilisation des compliments

Si quelque chose me plaît chez quelqu'un, j'ai envie de le lui dire. Mais attention, si au Brésil une amie vous dit que vous avez un joli collier, ce qu'elle attend comme réaction n'est pas un « Tu trouves ? Merci. », mais que vous le lui donniez ! En effet, dans la culture brésilienne, les compliments sont des demandes voilées.

Ce n'est pas seulement le but des compliments qui diffère selon les cultures mais aussi la manière dont on y réagit. A ce propos, je trouve très amusante la différence qu'on peut constater entre la culture américaine et la culture française. Si je dis à une amie américaine « What a beautiful dress you have ! » (Quelle belle robe tu portes !), elle va me répondre « Thank you » et sans doute ajouter quelque chose du genre « yes, it's one of my favorites » (oui, c'est une de mes préférées), c'est-à-dire qu'elle aura tendance à renforcer mon compliment. Ce faisant, elle me donne raison et me met à l'aise. Le même compliment fait à une amie française provoquera certainement une réaction différente, plutôt du genre « Tu trouves ? Oui, elle n'est pas mal. Je l'ai eue pour trois fois rien à la Placette. » Cette réaction, au lieu de poursuivre dans un sens positif, minimise mon compliment. Ceci parce que, dans la culture française, cela peut paraître arrogant d'accepter un compliment tel quel ou même y renchérir. Il est vrai que parmi la jeune génération surtout, les mœurs changent dans ce domaine pour se rapprocher des mœurs de la culture américaine, mais la tendance me semble quand même être telle que j'ai essayé de la décrire en donnant un exemple assez banal.

Ce n'est donc pas étonnant que pour les Américains, les Français paraissent critiques et négatifs, tandis que les Français trouvent les Américains trop complaisants. Le Dictionnaire des fréquences (Paris, Didier 1971) semble d'ailleurs donner raison aux Américains, puisqu'il constate une augmentation régulière et importante des termes négatifs comme non, jamais, rien dans des textes français écrits entre 1789 et 1964. Autrement dit, le discours des Français se serait considérablement « négativisé »

depuis la Révolution Française ! Pour ne prendre à nouveau que le domaine des questions : il est certain que les questions négatives sont beaucoup plus fréquentes en français qu'en anglais. Pour demander un stylo à son voisin, on dira en français « Vous n'auriez pas un stylo à me prêter ? », tandis qu'en anglais on dira « Could I borrow your pen, please ? » (Puis-je vous emprunter votre stylo, s'il vous plaît ?).

Nous sommes en pleine stylistique comparée ici, mais là n'est pas notre propos ce matin.

L'utilisation des remerciements

Un jour, je trouve l'affiche suivante sur une photocopieuse en panne : « En panne. Merci. » C'était ici à Abidjan, et je ne pense d'ailleurs pas qu'on trouverait une affiche pareille en France. Je propose l'explication suivante : dans les langues africaines, on termine toute interaction, voire chaque étape d'une interaction par des remerciements, qui sont ainsi presque réduits à des signes de ponctuation. D'où la prolifération des remerciements même dans des interactions menées en français, comme vous l'avez sûrement constaté. En revanche, un Africain ne dit pas forcément merci là où nous nous y attendons en tant qu'Occidentaux, par exemple pour un verre d'eau, ou même un cadeau. Dans ce dernier cas, il peut en effet être courant que ce soit une tierce personne qui vous remercie au nom de l'autre.

En Corée, les remerciements ont une distribution bien particulière. On ne les utilise en effet pas au sein de sa propre famille mais seulement dans des interactions en dehors de la famille. A ce propos, je vais vous raconter une histoire vraie, qui s'est passée avec une gamine coréenne de 7 ou 8 ans qui a été adoptée dans une famille en France. Vous devinez sans doute déjà le drame. La mère adoptive française a très vite constaté que la petite ne lui disait jamais merci, et elle a essayé tous les moyens pour le lui enseigner : la colère, l'agacement, le désespoir. Imaginez pendant tout ce temps le conflit intérieur de la gamine ! Beaucoup de larmes ont coulé des deux côtés jusqu'à ce que l'enfant apprenne à dire merci. Elle grandit et se

fiance avec un jeune Français. Elle projette un voyage en Corée avec ce dernier pour retrouver ses sources et rencontrer son père qu'elle n'a jamais connu. Le voyage se passe très bien, elle trouve son père et lui présente son fiancé. De retour en France, elle reçoit une lettre de son père qui lui dit le plaisir qu'il a eu à la revoir après tant d'années. Il termine sa lettre en disant « Mais je suis un étranger pour toi, car tu m'as toujours dit merci. »

II. Perspective théologique

Après avoir évoqué, dans la première partie de cet exposé, une multitude de phénomènes illustrant la différence entre les langues et les cultures, je vous invite maintenant à changer de perspective. Cela me paraît nécessaire dans la mesure où, après avoir vu de quelle nature sont les différences linguistiques et culturelles, nous devons aussi poser cette autre question qui est de savoir quel peut être le sens d'une telle diversité de l'humain.

Quel sens donner aux différences entre les langues ?

Une première réponse qu'on peut donner est de dire que la richesse, la complexité et la diversité du monde dans lequel nous vivons sont telles qu'aucune langue humaine ne saurait entièrement les refléter à elle seule. Chaque langue apporte plutôt un éclairage particulier sur ce monde, en exprimant une facette bien précise, et ce n'est que toutes ensemble qu'elles expriment le tout, si tant est vrai que ce tout est à la portée de l'esprit humain ! C'est une perspective tout à fait valable qui nous appelle à l'humilité et au respect de l'autre. Elle nous appelle ainsi à quitter l'ethnocentrisme, qui consiste à prendre son propre point de vue comme étant le seul valable.

En ce qui me concerne, je trouve une réponse plus profonde à cette question dans le récit de la tour de Babel que nous raconte la Bible hébraïque dans son premier livre, la Genèse, au

chapitre 11, dans les versets 1 à 9. Ce texte ne manque jamais de me fasciner quand j'y retourne, par son extraordinaire densité, son humour subtil et son message d'une incroyable actualité. Je vais vous le lire dans la traduction en français courant :

(1) Tout le monde parlait alors la même langue et se servait des mêmes mots. (2) Partis de l'est, les hommes trouvèrent une large vallée en Basse-Mésopotamie et s'y installèrent. (3) Ils se dirent les uns aux autres : « Allons ! Au travail pour mouler des briques et les cuire au four ! » Ils utilisèrent les briques comme pierres de construction et l'asphalte comme mortier. (4) Puis ils se dirent : « Allons ! Au travail pour bâtir une ville, avec une tour dont le sommet touche le ciel ! Ainsi nous deviendrons célèbres, et nous éviterons d'être dispersés sur toute la surface de la terre. » (5) Le Seigneur descendit du ciel pour voir la ville et la tour que les hommes bâtissaient. (6) Après quoi il se dit : « Eh bien, les voilà tous qui forment un peuple unique et parlent la même langue ! S'ils commencent ainsi, rien désormais ne les empêchera de réaliser tout ce qu'ils projettent. (7) Allons ! Descendons mettre le désordre dans leur langage, et empêchons-les de se comprendre les uns les autres. » (8) Le Seigneur les dispersa de là sur l'ensemble de la terre, et ils durent abandonner la construction de la ville. (9) Voilà pourquoi celle-ci porte le nom de Babel. C'est là en effet que le Seigneur a mis le désordre dans le langage des hommes, et c'est à partir de là qu'il a dispersé les humains sur la terre entière.

Après ce que je vous ai dit dans la première partie, j'imagine que vous ressentez comme un soulagement devant cette harmonie et cette entente qui règne entre ces gens. Ils sont en effet animés d'un seul désir et projettent de réaliser un projet commun glorieux. N'est-ce pas là un rêve que nous avons tous déjà caressé : ne plus avoir de malentendus, mais être ensemble dans l'unité et l'harmonie. Pourquoi Dieu intervient-il en trouble-fête pour détruire tout cela ? Est-il un Dieu jaloux de sa puissance ? Doit-il diviser pour régner ?

L'uniformisme : une menace pour l'humanité

A y regarder de plus près, cependant, ce n'est point le comportement de Dieu qui est inquiétant dans cette histoire mais bien celui des hommes. Je n'en relèverai que trois aspects :

1) La langue unique et le projet unique sur lequel se concentrent tous les efforts apparaît comme une régression par rapport à tout ce qui nous est raconté dans les chapitres qui précèdent. Il y est en effet question d'une différenciation progressive, et ce depuis le moment de la création, laquelle est l'œuvre de différenciation par excellence. Au niveau de l'humanité, on parle de l'apparition de clans et de peuples différents, de métiers divers et aussi de langues différentes. Dans le chapitre qui précède immédiatement notre texte, par exemple, tous les descendants de Noé sont mentionnés chacun avec leur nom. Ce fait rend encore plus criant le contraste d'avec ces hommes de notre texte dont aucun n'a de nom et qui, en plus, tiennent tous le même discours. Dans la foule rassemblée dans cette ville, il n'y a plus d'identité propre, l'individu s'estompant dans la foule. Notons cependant que tout ceci se passe dans une ambiance de progrès technologique en matière de construction (verset 3 : des briques à la place de pierres, de l'asphalte à la place du mortier traditionnel). Ce sont donc des hommes « modernes » ! Tout marche donc sur le plan de la technologie et de la production, mais à quel prix, hélas !

2) Dans le projet de construire une tour « dont le sommet touche au ciel » (verset 4) apparaît la démesure de l'homme par rapport au domaine qui lui est alloué par Dieu, c'est-à-dire la terre. En effet, au lieu d'aller conquérir cette terre que Dieu leur a confiée, ce qui les aurait bien occupés chacun selon ses dons et ses capacités, ces hommes s'attroupent en un seul lieu pour s'y établir et aller conquérir le ciel. Précisons que dans la Bible, le ciel est le domaine réservé à Dieu. Ainsi, alors qu'il y aurait tant à faire en deça des limites que Dieu leur a données dans sa sagesse, les hommes de cette ville portent leur désir au-delà de ces limites. Cependant, s'ils ont eux-mêmes l'impression de réussir dans leur entreprise, leur progrès est ridicule

aux yeux de Dieu, puisque celui-ci doit même « descendre » – ironie subtile ! – pour bien voir ce qu’il en est. Cela dit, Dieu réalise bien qu’il s’agit d’une entreprise dangereuse, non pas pour lui, mais pour les hommes eux-mêmes.

3) Lorsqu’on se demande ce qui motive ce projet grandiose de construire une ville et une tour, on s’aperçoit que c’est l’angoisse, plus précisément l’angoisse devant la fragilité. En effet, être dispersé, être un petit nombre, c’est être fragile. Et c’est angoissant, du moins si l’on ne compte plus sur Dieu. A cela s’ajoute l’angoisse devant la différence de l’autre qui m’est inconnu. Voilà d’ailleurs la racine même de la xénophobie ! Alors, si tout le monde pouvait être ensemble et être la même chose, ce serait plus rassurant, car n’est-ce pas l’union qui fait la force ? Nous voyons donc que c’est l’angoisse qui a conduit à la fondation de la ville (matière à réflexion !) et à ce projet grandiose qu’est la tour. Mais quel prix à payer : suppression de la personne, du « tu », de l’autre, bref de toute différence, et ce au nom de la sécurité ! Or la différence, n’est-elle pas porteuse de vie ? Notre propre corps avec ses membres et ses organes divers, la nature avec ses multiples formes de vie, ne nous en donnent-ils pas la meilleure illustration ? Et enfin, ne devons-nous pas notre vie à la rencontre de deux êtres différents ? Si donc la différence est porteuse de vie, l’abolition de toute différence ne saurait qu’être porteuse de mort !

Le remède : les différences

Devant cette humanité en voie de dépersonnalisation et donc d’auto-destruction, Dieu réagit en réintroduisant la différence entre les langues. En effet, si l’autre parle une langue différente, je ne peux pas ne pas le considérer comme étant autre ! En même temps, je me vois limité, mes limites étant là où l’autre parle différemment. Par ce passage obligé qui me contraint à reconnaître l’autre comme étant différent, Dieu a donc restauré l’autre comme vraiment autre ! La rencontre véritable redevient ainsi possible, puisqu’elle est désormais le résultat d’un effort à respecter la différence de l’autre. En matière de différence de

langue, c'est bien évident, puisque je ne peux véritablement rencontrer l'autre que lorsque j'apprends sa langue !

En résumé, Dieu, en réintroduisant la différence entre les langues, donne une limite qui aide l'homme à rester humain ! Par Babel, Dieu a finalement protégé l'homme de lui-même. Il a sauvé l'humanité de s'auto-détruire par un uniformisme néfaste, voire le totalitarisme.

Je dois m'arrêter là avec l'interprétation de ce texte, quoiqu'on puisse en dire encore bien des choses intéressantes.

Toutefois, j'espère avoir au moins ébauché la réponse que nous donne ce texte à notre question de départ concernant le sens de la diversité des langues. Pour la résumer en une phrase : la différence entre les langues n'est qu'une des différences qui nous sont nécessaires pour notre liberté, notre identité et tout ce que nous chérissons dans cette vie.

Cependant, il me semble qu'il reste toujours une question à laquelle ce texte ne répond pas, mais que moi je me pose et qui est celle-ci : Alors n'y a-t-il plus d'espoir d'unité ? Le récit de Babel n'en dit rien. Il ne parle que de la thérapeutique de Dieu pour garder l'humanité de sa propre ruine.

L'unité : un don de Dieu

Il y a un récit dans le Nouveau Testament de la Bible qui affirme que l'unité est possible. C'est le récit de Pentecôte. Il se trouve au chapitre 2 des Actes des apôtres. Là aussi, il est question de diversité de langues et d'unité. Il est en effet dit que lors de la venue de l'Esprit de Dieu chacun entendit les merveilles de Dieu dans sa propre langue. Il y a donc réaffirmation de la diversité linguistique !

De l'autre côté, cependant, il y a unité par l'Esprit de Dieu. Contrairement à l'unité de Babel, qui fut une œuvre humaine, réalisée par des moyens totalitaires d'embrigadement et de dépersonnalisation, l'unité par l'Esprit de Dieu est un don de Dieu, dans le respect de l'identité linguistique et culturelle de chacun.

La Bible : un témoignage pour l'unité dans la diversité

Je vois d'ailleurs le même type d'unité dans l'ensemble de la Bible, puisqu'elle contient une diversité de livres (Bible veut d'ailleurs dire « bibliothèque » !). Les auteurs de ces livres témoignent chacun à sa manière du Dieu de la création et du salut qui ne se lasse pas d'aller à la rencontre d'un être humain plein de contradictions et de faiblesses, apte à s'auto-détruire.

Au travers des témoignages des auteurs bibliques, Dieu se montre comme celui qui fait le premier pas pour rencontrer l'être si différent de lui, à savoir l'homme. Il va à la rencontre de celui-ci et se laisse rencontrer par lui, aujourd'hui comme jadis. En vous invitant à aller à cette merveilleuse rencontre, je vous remercie de votre aimable attention.

Inge EGNER

Ingeborg EGNER est membre de l'Association Wycliffe pour la Traduction de la Bible (AWTB). Originnaire de la région de Stuttgart (ex-RFA), elle a tout d'abord fait des études de lettres, puis enseigné dans une école secondaire. Très rapidement, son intérêt pour la linguistique et son désir de faire connaître la Parole de Dieu telle qu'elle l'a découverte dans la Bible l'ont amenée à se préparer à collaborer avec la Société Internationale de Linguistique (organisme soeur de l'AWTB) et à faire un séjour en Côte d'Ivoire de 1977 à 1982. De cette expérience dans le pays wobé, elle a ramené le manuscrit d'une grammaire qui est aujourd'hui un modèle pour l'établissement de la grammaire d'autres langues. Dès 1982, elle a écrit des articles sur les langues ivoiriennes et préparé une thèse en linguistique pragmatique (prof. Etienne Roulet) à Genève, qu'elle a soutenue en 1987 (*Analyse conversationnelle de l'échange réparateur en wobé, parler wee en Côte d'Ivoire*. Berne/Francfort : P. Lang, 1988, 268 p.). Depuis 1989, elle est de retour en Côte d'Ivoire, partageant son temps entre une fonction de conseillère en linguistique et de coordonatrice pour les équipes de traduction, et un projet de traduction biblique dans une langue ivoirienne.

Vision missionnaire et partenariat dans le développement *

Faire le bilan de 5 ans de collaboration active entre un organisme original, le Conseil Interconfessionnel Protestant du Bénin et la Mission mennonite des États-Unis (Mennonite Board of Missions – M.B.M.), tel est l'objectif premier de cet article. L'originalité – et la fragilité – du Conseil tenait aux circonstances politiques de son éclosion (le besoin de contrôle par le gouvernement marxiste d'avant 1990) aussi bien qu'à sa composition variée ; ce Conseil regroupait en effet des Églises des divers courants de la chrétienté africaine et notamment des Églises d'initiative entièrement autochtone. Mais au-delà des particularités historiques, ces années de cheminement en commun posent certaines questions auxquelles n'échappent pas les missionnaires :

- Est-il légitime pour une mission de développer une vision, des objectifs ou une stratégie missionnaire ?
- Comment définir ces diverses notions très utilisées aujourd'hui dans les pays du Sud ?
- Comment les articuler avec des notions plus classiques comme celle de « partenaires » ou de « serviteurs » de l'Église locale ?

* Articles parus dans les *Cahiers de Christ Seul*, n° 2, 1993. Nous les publions avec l'autorisation des Éditions mennonites, 3, Rue de Grand-Charmont, 25200 Montbéliard, France.

Vision d'un envoyé

Daniel GOLDSCHMIDT^{a)}

Depuis les premiers temps de notre séjour au Bénin, le message de Jean l'Évangéliste nous a accompagnés, inspirés, dérangés parfois. Jean n'est pourtant pas connu comme un Évangile « missionnaire ». Il ne se clôt pas, contrairement aux synoptiques, sur l'image de Jésus envoyant les disciples en mission dans le monde, mais sur une déclaration d'amour sollicitée et renouvelée trois fois, assortie d'une tâche interne au troupeau (« Prends soin de mes brebis », ch. 21 v. 15,16,17). Cependant, le tableau de Christ qui s'en dégage n'a cessé d'aiguillonner notre réflexion et de remettre en cause les sécurités trop faciles que des missionnaires peuvent construire autour d'eux, sécurités qui sont autant de murs les séparant de leur milieu, comme autrefois ceux des « stations missionnaires ». Jésus apparaît en effet à la fois, dans Jean, comme le Fils envoyé du Père, sûr de sa mission, ne reculant devant rien pour l'accomplir, et comme le Serviteur incompris par ses propres disciples, l'Agneau de Dieu, muet et vulnérable, attendant que vienne son heure. Bien souvent nous nous sommes sentis écartelés entre ces deux images de notre rôle de missionnaire-disciple de Christ : porteurs d'une vision au nom de laquelle nous nous sentions envoyés, « prêts à tout » pour la faire triompher et en même temps appelés à servir l'Église d'une manière désintéressée au risque d'être incompris... ou blessés. Comment Jésus est-il parvenu à résoudre cette tension lors de son ministère terrestre ? Avec ce paradoxe, nous sommes au cœur de l'Évangile. Notre séjour sur une terre étrangère nous a permis d'y pénétrer un peu plus avant.

a) Avec la collaboration de Marianne Goldschmidt-Nussbaumer et de Rod & Lynda Hollinger-Janzen.

Le contexte :

Le Bénin, ex-Dahomey, est un pays de l'Ouest de l'Afrique ; il compte environ 5 millions d'habitants. Il est situé entre le Nigéria, fort de ses 120 millions d'habitants, à l'Est, et le Togo à l'Ouest. Il fait partie des pays à revenu faible et a connu en 1990, après 17 ans de régime marxiste, une évolution politique en douceur vers un régime démocratique qui lui vaut depuis lors une certaine notoriété dans la presse internationale.^b

L'histoire de l'Église au Bénin comme ailleurs en Afrique a commencé dans la foulée du colonialisme. Pour ce qui est des zones côtières colonisées par la France et donc dominées jusqu'à ce jour par le catholicisme, cette histoire peut être sommairement découpée en deux phases :

– Une période pionnière ou « missionnaire » (de 1850 environ jusqu'aux indépendances vers 1950-60), caractérisée du côté protestant par l'arrivée du pasteur Freeman de la Mission Méthodiste de Londres, l'évangélisation rapide de plusieurs régions et l'implantation de nombreuses Églises. Vers la fin de cette période, les Méthodistes sont rejoints par d'autres missions (la « Sudan Interior Mission », les « Assemblées de Dieu » puis la « Mission Baptiste Méridionale [Southern Baptist] »).

– Une période de consolidation et d'incarnation, où les Églises fondées par des missionnaires adoptent progressivement un style plus béninois (leadership, culte,...). Parallèlement, naît et se développe très rapidement une mouvance (plutôt qu'« un mouvement ») d'Églises à l'initiative de leaders chrétiens africains (le cas de trois Églises indépendantes apparues dès le premier quart du siècle, suite à des schismes de l'Église Méthodiste, constitue une exception à ce schéma trop simple). Cette évolution, reconnue au travers de presque tout le continent sous le nom d'Églises Africaines Indépendantes, n'a d'autre unité que cette intention de proposer à leurs fidèles un

b) Cf l'article d'Aurélien AGBENONCI, « Bénin, l'avancée d'un pays parmi les moins avancés vers la démocratie », *Perspectives Missionnaires* n° 22, 1991, p. 31

christianisme qui réponde plus authentiquement à la préoccupation des Africains : protection des forces du mal, puissance du salut proposé en Jésus, guérison. A cette caractéristique près, il est impossible de parler de ces Églises au singulier et de porter un jugement global sur leurs doctrines, ou leurs pratiques. Une autre remarque s'impose à l'observateur à leur propos : ces Églises d'initiative africaine se développent volontiers sur les terrains restés jusqu'ici imperméables voire hostiles à l'Évangile tel que proclamé par les Églises d'origine missionnaire (le pays « fon » par exemple). Par ailleurs, cette croissance en diversité et en nombre du christianisme au Bénin n'a nullement été gênée semble-t-il par les tracasseries du régime politique athée qui a régné pendant l'essentiel de cette période.

La vision :

C'est dans ce contexte qu'un groupe de responsables d'Églises d'origine missionnaire comme d'initiative africaine ont adressé en 1983 au « Mennonite Board of Missions » (M.B.M.) d'Elkhart, États-Unis, une invitation à les aider dans les domaines de la formation biblique, de la santé et si possible de l'agriculture. Suite à quelques contacts depuis la fin des années 60, plusieurs d'entre eux avaient en effet apprécié l'attitude de respect et de confiance de la mission mennonite faite, motivée par la conviction que le Saint-Esprit était déjà à l'œuvre. La M.B.M. avait en effet découvert dès les années 50 la vitalité des Églises Africaines Indépendantes et, en même temps, les critiques ou le désintérêt dont elles font l'objet ; la mission a alors estimé que de construire des ponts entre ces Églises et avec celles d'origine missionnaire était leur tâche prioritaire, en particulier en Afrique de l'Ouest et au Bénin. Elle voulait ainsi les aider à être de meilleurs disciples de Jésus, plutôt que d'ajouter à la confusion existante en fondant une dénomination supplémentaire. C'est ainsi que nous sommes arrivés au Bénin en 1987 précédés par un autre couple avec la mission plus spécifique d'aider les Églises dans les domaines de la formation biblique et de la santé. Le partenaire initial de la mission était donc un Conseil regroupant, en théorie au moins, une trentaine de dénominations non catholiques, toutes

tendances confondues. Cette représentation des divers courants historiques du christianisme local apparaissait comme un phénomène unique en Afrique.

Dans le domaine de la santé, le modèle des Soins de Santé de Base ou Communautaire s'offrait à nous comme un idéal simple et tout disponible pour être appliqué dans le cadre des Églises. Ce modèle comporte en effet plusieurs caractéristiques qui le rendent éminemment compréhensible aux chrétiens africains, notamment à ceux des Églises d'initiative africaine :

- ◆ Même vision globale de l'homme, avec ses dimensions sociale, psychologique, mentale, physique, auxquelles il suffit d'ajouter la dimension spirituelle.
- ◆ Même accent sur la communauté comme source de guérison, à fortiori s'il s'agit de la communauté chrétienne.
- ◆ même insistance sur le service du prochain (l'agent de santé au service de sa communauté), dimension qui justement a fait souvent défaut aux programmes gouvernementaux de Soins de Santé de Base, mais qui devrait trouver dans l'exemple du Christ sa motivation par excellence.

Urgence et pertinence de la vision

C'est forts de cette vision missiologique appliquée à la santé, que nous nous sommes lancés dans une « exploration du terrain » avec l'aide des frères et sœurs Béninois (notamment ceux de la Commission Santé dont nous parlerons plus loin). Dans le tiers sud du pays auquel nous nous sommes limités et qui regroupe plus de la moitié de la population, nous avons découvert une société déshéritée et en panne d'idéologie (le marxisme ayant fait long feu). Dans le domaine de la santé, se mouraient les projets de Soins de Santé Primaire, présentés autrefois comme une panacée par l'OMS et imposés à coup d'idéologie socialisante dans les campagnes par le gouvernement au début des années 80. Par ailleurs, dans la plupart des hôpitaux publics et centres de santé, c'était le règne de la débrouille, du sauve-qui-peut avec son cortège de souffrances. Les institutions confessionnelles, essentiellement catholiques,

dirigées par du personnel laborieux et consacré, tranchaient comme autant de taches claires dans un tableau bien sombre.

Du côté des Églises non catholiques (10-15 % de la population du Sud), les initiatives encore fonctionnelles se comptaient sur les doigts d'une seule main et nous nous trouvions face à un terrain presque vierge. Cependant, un important potentiel ne demandait qu'à y être exploité :

♦ Dans les plus anciennes Églises d'origine missionnaire, il était frappant de constater le nombre important de cadres de la santé et le dynamisme de divers groupements offrant des services non exclusivement « spirituels » à l'intérieur des paroisses.

♦ Nous remarquons dans les Églises d'origine missionnaire plus récentes, qu'elles comptent certains jeunes remarquablement mûrs dans la foi, à la morale rigoureuse et disponibles pour le service de Dieu.

♦ Nous avons été amenés enfin à constater la participation de plus en plus importante au corps local du Christ des Églises d'initiative africaine dans leur diversité. Pour certaines, c'était leur sérieux en matière d'éthique personnelle qui nous a frappés ; pour d'autres, la joie et la pertinence culturelle de leur message ; pour toutes, l'intensité de leur vie communautaire et leurs exigences dans l'abandon de toute idolâtrie, abandon qui ne souffre pas de demi-mesure.

Transmettre la vision

Le désir d'avoir des partenaires à qui soumettre cette vision nous a poussés à demander, dès le début, à être assistés par une commission composée de responsables d'Églises, de professionnels de la santé et d'autres membres choisis pour leur compétence. C'est en compagnie de ces frères et sœurs que nous avons, dès l'abord, discuté notre vision, exposée en un document appelé « Politique d'Action ». Une présentation en français en a été faite plus tard, lors d'un séminaire par deux membres de la Commission, S. AFATON et M. GOLDSCHMIDT-NUSSBAUMER, et publiée dans un ouvrage collectif bilingue à

propos des Églises Africaines Indépendantes (voir le dernier ouvrage de la bibliographie). Les points essentiels (principes, objectifs, stratégies, moyens) y sont développés ainsi que la démarche prônée, celle des Soins de Santé Communautaire évoquée plus haut. Aussi utile qu'ait été ce document dans la suite, nous avons compris progressivement qu'un tel écrit n'a ni la clarté ni le pouvoir mobilisateur que des Occidentaux peuvent lui conférer.

Ce piètre pouvoir mobilisateur nous est apparu tout d'abord à l'observation de ces innombrables représentants d'organismes étrangers qui débarquent avec une vision très claire de leur « ministère » (si ce sont des chrétiens) ou de leur « projet de développement » (version laïque du « ministère »). Ces représentants commencent par organiser un séminaire où ils exposent leur vision ; ainsi, se regroupe autour d'eux une grappe de « fidèles » ; ce séminaire se solde en général par l'établissement d'un comité, qui rédige des statuts et un plan d'action. Ce n'est qu'après tout cela que le sérieux de l'entreprise apparaît : l'étranger promet des avantages, le plus souvent matériels ou financiers mais exige toujours une « contrepartie locale », le plus souvent en nature ou en travail. Or, les membres nommés dans le comité et sensés mettre en œuvre le programme ont leur propres priorités et exigences sociales (vie d'Église, événements familiaux, activités procurant des revenus accessoires d'une importance capitale dans l'Afrique des Programmes d'Ajustements Structurels) : ils mettront forcément en balance le temps et l'énergie à consacrer au projet nouveau-venu avec leurs possibilités et donc les avantages qu'ils pourraient en retirer. Dans les projets gouvernementaux, tout est alors directement subordonné à la capacité de l'organisme à « motiver » le groupe de fidèles responsables.

Parfois, des motifs cachés interviennent dans ce dialogue difficile : les Africains considèrent l'aide comme une juste assistance sans toujours voir le danger de dépendance qu'elle recèle ; les Occidentaux, ayant en tête l'échec global du modèle d'aide au développement pratiqué jusqu'ici, présentent la

« contrepartie locale » comme une condition « sine qua non » à l'aide.

A l'épreuve des faits :

Mais cette problématique ne pouvait être celle de chrétiens s'adressant à des compagnons en route pour le Royaume. Sur la base de l'Évangile, nous avions la chance unique d'échapper à cet esprit de marchandage qui préside aux relations « dans le monde ». C'est pourquoi, en tant que missionnaires, nous ne pouvions que tenter d'incarner la vision et débiter ce qu'il était possible de faire sans attendre, mais avec la conviction que Dieu « a son peuple dans cette ville » (Actes 18 : 10), qu'il nous a précédés et saura intervenir pour motiver des personnes au service d'une vision commune. C'est ainsi que nous avons répondu aux sollicitations de quelques responsables d'Églises et débuté cinq petits programmes (sans grand investissement financier) sur une base interdénominationnelle, tout en associant progressivement nos partenaires de la Commission : deux de ces programmes comportaient essentiellement des cours d'éducation sanitaire et biblique : trois étaient menés selon la philosophie des Soins de Santé Communautaire (initiative de la communauté dans l'analyse de son propre milieu de vie, des maux dont elle souffre et des solutions à y apporter en comptant tout d'abord sur les ressources de ce milieu). Comme le décrit très bien l'article cité plus haut, le bilan après un à deux ans était mitigé :

- ◆ Malgré un franc succès dans une des zones d'intervention (Gbékô, OUEME), la collaboration inter-églises résistait mal aux débats et parfois des divisions se produisaient entre les divers courants en présence.
- ◆ l'approche des Soins de Santé Communautaire, souvent assimilée à une survivance de l'ancien système idéologique, était peu comprise dans son essence.

- ◆ par-dessus tout, les décisions et initiatives restaient trop l'affaire des missionnaires, du fait qu'ils étaient les seuls disponibles à temps plein.

Ensemble à l'école du Maître

Cependant, simultanément s'opérait une épuration des motivations aussi bien chez les missionnaires que chez certains de leurs partenaires qui ont vu **d'abord** dans les actions proposées une occasion d'augmenter leur prestige ou de soulager leur situation matérielle difficile plutôt qu'une occasion de servir leur prochain.

Du côté missionnaire, les débats et les leçons tirées ont été et restent déterminants. En voici la quintessence :

- ◆ Nous avons vu qu'il faut prendre le temps d'expliquer à nos partenaires, sans fausse honte ni présomption, quelle est la vision qui motive notre action, ce qui la différencie des motivations ambiantes (celle des autres missions ou des organismes étrangers de développement). Ces modèles déjà présents localement ont servi de référence à nos partenaires pour interpréter nos actions. Nous avons compris que, dans ce contexte, certains de nos actes avaient pu prêter à confusion et semer le doute sur nos motivations. Bref, il fallait, à un certain point, placer les relations inter-personnelles et inter-institutionnelles au centre du débat.
- ◆ Nous avons réalisé également que la confiance doit imprégner nos relations avec nos partenaires, du moins ceux qui démontrent avoir compris l'esprit de la vision que nous avons, avec nos limites humaines, tenté de mettre en œuvre. Il faut résolument laisser à ces partenaires le soin d'interpréter et d'appliquer la vision devenue commune, de concevoir un ou des programme(s) d'action. Ceci suppose que nous, missionnaires, adoptions progressivement une position « en retrait », sans pouvoir de décision finale (surtout dans le domaine financier ou matériel), mais non hypocrite. Cette position, traduite dans les structures de manière claire et évidente pour tous, suppose de notre part une disponibilité à soutenir sans limite les initiatives de nos partenaires et à

nous soumettre à leur autorité, aussi bien qu'une liberté de poser dans l'amour toutes les questions soulevées par l'interprétation ou l'application de la vision commune.

- ◆ Dans ce processus, nous avons dû reconnaître l'importance de faire un travail exigeant sur nous-mêmes, sur nos propres motivations qui interfèrent fréquemment avec celles de nos partenaires. Par exemple, l'auteur de ces lignes, qui est médecin, a dû lutter contre cette propension très occidentale et imprégnée en lui par les études, à valoriser les résultats tout en négligeant le moyen d'y parvenir, ou bien à se réfugier derrière l'apparente clarté de l'écrit sans toujours accepter les règles propres à l'oralité, ou encore à régler et contrôler plutôt qu'à stimuler la réflexion et l'initiative. Ces travers inspirés par le manque de confiance dans les partenaires n'ont pas facilité le dialogue. Il a fallu, pour le rétablir, un travail sur soi du missionnaire qui n'est autre dans son essence que la sanctification. Cela est certes nécessaire pour tout chrétien (Héb 12 : 14), à cette différence près que dans ma propre culture, je maîtrise plus facilement mes réactions viscérales, que je peux garder l'illusion d'être respectable et que je puis donc faire plus souvent l'économie de la demande de pardon.

En somme, nous, missionnaires, avons progressivement réappris que la vision que nous apportions, aussi fondée bibliquement et missiologiquement soit-elle, devait, pour germer et grandir, tomber dans un terrain favorable. Nous réalisons à nouveau que nous représentons nous-mêmes, aussi bien que nos partenaires, le terrain de la parabole et devons veiller à le garder propice à la plante semée. Nous avons redécouvert que le Saint-Esprit reste le maître de la mission et que nous sommes, **ensemble**, ouvriers dans sa moisson.

Prochaines étapes :

Ce travail de connaissance mutuelle et d'épuration ne s'est pas fait d'une manière bien planifiée, mais dans le feu de l'action, dans la lutte, la prière, parfois dans les larmes. Il se poursuit, notamment dans le domaine de la santé, alors que la

Commission a décidé depuis bientôt trois ans, sans pour autant renier l'approche des Soins de Santé Communautaire, d'infléchir son action et d'adopter une approche plus institutionnelle : elle a fondé dans un faubourg pauvre de la capitale un centre de santé, sorte de petit hôpital, qui assure aux chrétiens impliqués une plus grande reconnaissance de la part de la société et aux initiatives de la Commission un plus grand intérêt de la part des Églises. Mais, au-delà de ce besoin légitime de reconnaissance, c'est la vision initiale qui veut être incarnée au jour le jour par le Centre de Santé BÉTHESDA :

- ◆ Collaboration inter-Églises dans un esprit d'apprentissage mutuel à l'école du Seigneur de la Bible : le personnel représente un large spectre parmi les Églises non catholiques du pays et chacun propose aux autres membres ses forces et peut compter sur eux pour compléter ses faiblesses.
- ◆ Ministère au nom de Christ, qui prend sa source dans la vie de foi des communautés chrétiennes de la région ; en retour, BÉTHESDA propose des actions concrètes qui authentifient le témoignage des communautés locales dans leur milieu.
- ◆ Service au nom de Christ de toute personne qui se trouve « blessée au bord du chemin », mais aussi des communautés pauvres et laissées pour compte, en ville ou en campagne ; bref, une action qui déborde les murs d'une institution pour atteindre le milieu de vie des personnes ou communautés dans le besoin.

Ces objectifs sont aujourd'hui ceux de la Commission Santé qui est consciente du danger propre à toute institution de « manger » toutes les énergies disponibles et de dériver par rapport aux objectifs initiaux. Ils savent qu'une œuvre d'Église, tel un animal de trait, peut rendre des services irremplaçables, mais peut aussi s'emballer et créer d'importants dommages.

Il nous semble que la citation suivante résume bien l'expérience rapportée : « Les missionnaires sont appelés à agir dans des contextes sociaux et culturels » parfois « contraires, au sein d'une Église dont les institutions regorgent d'ambiguïtés et d'équivoques... ils ont aussi conscience des contradictions entre leurs propres actes et leur message et ils en sont attristés...

Comme Pierre, ils réussissent dans une entreprise où ils n'avaient pas pensé ou désirer s'engager», lorsqu'ils sont mus par « une force qui les dépasse » (COMBLIN J., p.72-74, notre traduction). Il nous semble que le moteur de toute vision doit être cette force que Jésus puisait dans la relation d'amour avec son Père et d'abandon à sa volonté. C'est cette relation qui lui donnait une complète assurance pour réussir dans son ministère de guérison et de puissance... et en accepter le prix, celui de la croix. C'est aussi cette relation qui lui permettait de résoudre la tension existant dans son ministère comme dans le nôtre, entre la gloire et la croix, le sacrifice et la victoire, les objectifs et la stratégie, la vision et le service. Il importe que les missionnaires comme leurs partenaires recherchent en premier lieu non pas à « faire des œuvres », aussi altruistes soient-elles, à « lancer des programmes », aussi bien conçus soient-ils, mais à demeurer ensemble attachés à Jésus (Jean 15). Les œuvres qui en jailliront nécessairement impliquent un travail de purification, d'émondage, d'épuration par la Parole ; lors de ce travail, les motifs charnels sont continuellement traqués et impitoyablement retranchés. Ces œuvres selon Dieu n'ont peut-être pas l'éclat des premières et seront volontiers méprisées par ceux qui recherchent d'abord leur propre gloire et l'approbation des hommes. Mais ce sont ces œuvres-là, ces fruits-là qui demeurent (Jean 15,16).

Cotonou, le 30 Novembre 1992

Daniel GOLDSCHMIDT

Point de vue d'un chrétien béninois

Saturnin D. AFATON

De tous les différents régimes politiques qui se sont succédés en République du Bénin depuis son indépendance en 1960, le mouvement révolutionnaire (1972-1989) reste le plus exécrable dans la mémoire du peuple. Cependant, cette pseudo-révolution avec son cortège de délabrement socio-économique et de hargne pour la chose religieuse n'a pas pu freiner l'éclosion des dénominations chrétiennes. La religion étant perçue à l'époque comme l'opium du peuple, donc une entrave potentielle pour la bonne marche de l'idéologie marxiste-léniniste, les autorités politiques n'avaient reconnu que quatre corps religieux strictement réglementés : l'animisme, l'islam, le catholicisme et le protestantisme. Ce dernier, composé de groupes disséminés à doctrines et pratiques disparates, devait s'organiser et se structurer sous peine de s'évaporer au soleil révolutionnaire. C'est alors que prit forme le Conseil Interconfessionnel Protestant avec, à sa tête, un homme qui avait une audience remarquable auprès des gouvernants. Ceux-ci attendaient de lui la mobilisation des siens à la cause révolutionnaire, mais pour les Églises non catholiques, cette institution interconfessionnelle permettait de se mettre à l'abri de la fureur du mouvement nouveau et fébrile. Ainsi, c'est avec plus d'une trentaine d'Églises regroupées que la Mission mennonite (MBM = « Mennonite Board of Missions ») s'était engagée.

Essai de partenariat au Bénin : une aventure de foi

Au sein de ce Conseil se retrouvent des Églises missionnaires et des Églises d'initiative africaine dites abusivement Églises indépendantes africaines. Celles-ci, n'ayant aucun contact avec l'Occident « riche ou enrichissant », sont presque dépourvues de structure de formation voire d'œuvre institutionnelle. Aussi leurs responsables, très peu instruits, sont-ils limités dans la

compréhension et dans l'enseignement de la Parole de Dieu. De même, bon nombre des membres de ces communautés, malgré leur volonté manifeste de progrès, baignent malencontreusement dans l'indigence spirituelle. Ils n'ont d'autre baromètre que leur capacité d'observer des interdits alimentaires, cérémoniels, moraux et l'accomplissement de certains devoirs religieux glanés dans la Bible.

Face à ce conglomérat d'Églises, la Mission mennonite discerna un cadre privilégié susceptible d'incarner sa vision, celle d'édifier l'Église de Jésus-Christ et de construire des ponts entre les Églises missionnaires et celles d'initiative africaine, au moyen de projets précis de développement, dans la formation biblique et la santé.

Formation biblique

Sous la forme de séminaires annuels au commencement, la formation biblique prit un tournant décisif avec la mise sur pied de la Commission de Formation Biblique. Avec l'aide de celle-ci, des délégués des Églises ont pu, de 1989 à 1990, étudier l'Évangile de Marc, les livres de la Genèse, d'Ésaïe et l'Histoire de l'Église et de la Réforme. Malheureusement, cette commission, composée de célèbres enseignants et d'éminents pasteurs, a été bloquée par des conflits d'attribution et des querelles de personnes et d'Églises. Pourtant, dans les communautés, des voix s'élèvent ici et là pour solliciter avec insistance la continuation des programmes de formation biblique.

Santé

« Quand on n'a pas les moyens de sa politique », dit-on, « il faut faire la politique de ses moyens ». Le Conseil ne pouvait donc pas rester indifférent à la misère persistante des Béninois qui n'avaient pas les moyens de se soigner dans les structures sanitaires existantes. En 1987, une commission fut installée, composée de frères et sœurs nommés ou cooptés en raison de leurs compétences dans des domaines variés et de leur témoignage chrétien. Cette commission devait définir et conduire la politique du Conseil en matière de santé, pour soulager ou, du

moins, freiner l'escalade de la misère des populations déshéritées et périphériques.

Appréciation critique

Cet essai de partenariat Conseil Interconfessionnel-Mission mennonite a certes permis aux Églises non catholiques d'accomplir au Bénin, à un moment critique, certaines œuvres sociales et spirituelles qui n'auraient pu l'être autrement. Mais il comportait certaines insuffisances, liées à des maladroites ou imprudences des deux parties engagées, Conseil Interconfessionnel et Mission mennonite.

Dans cette entreprise, le Conseil est apparu comme un géant aux pieds d'argile. En effet, il ignorait ses forces et ses faiblesses, ce qui l'a souvent amené à se complaire, soit dans un pessimisme amer, soit dans des prétentions illusoires. De plus, certaines Églises évangéliques avaient adhéré au Conseil avec l'intention inavouée de gagner ou de transformer les Églises qui, en dépit du sacrifice unique et suffisant accompli par Jésus, perpétuent des rites inspirés des traditions locales et vétéro-testamentaires. Mais grandes étaient leur surprise, leur amertume et leur désillusion de n'enregistrer aucun des changements escomptés.

Ensuite, le manque de transparence et le caractère paternaliste de la gestion administrative du Conseil ont érodé la confiance des membres qui guettaient la première occasion favorable pour se retirer. Ils la trouvèrent à l'avènement de la démocratie et des libertés, dont celle des cultes, qui l'ont accompagnée. Ainsi, la quasi-totalité des Églises dites évangéliques démissionnèrent du Conseil pour se réorienter vers la formation d'une Fédération des Églises Évangéliques.

Enfin, le climat de suspicion qui régnait au sein du Conseil ne permettait pas aux uns de reconnaître les compétences des autres. Cela prédisposait chacun à comprendre ou à interpréter le comportement et les paroles du prochain, souvent dans le mauvais sens, hélas !

Quant à la Mission mennonite, on pouvait relever sa méconnaissance de certaines réalités locales, empreintes de solidarité à toute épreuve. Il y avait là un grand achoppement pour l'esprit occidental, caractérisé par un attachement outré à l'individualisme. Celui-ci est si exacerbé que selon lui, il faudrait, autant que possible, éviter de venir en aide à son prochain dans le besoin, car « donner » serait synonyme de « mettre ou tenir quelqu'un dans la dépendance ». Chacun devrait s'assumer. Mais la communion fraternelle si galvaudée aujourd'hui dans l'Église de Dieu, ne consiste-t-elle pas à avancer ensemble sans laisser personne en arrière ?

En outre, la Mission mennonite s'est méprise quelquefois sur les capacités de son partenaire officiel. Celui-ci a pu percevoir les avis qu'elle a donnés à un certain moment comme un diktat. Il a été difficile aux deux parties de clarifier leurs attentes au fur et à mesure de leur cheminement.

En somme, le partenariat Mission mennonite–Conseil Interconfessionnel au Bénin s'est édifié sur un fond mouvant avec des contingences mal appréciées de part et d'autres, surtout par la Mission, et qui en fait, constituaient les germes de sa destruction. Cette forme de partenariat s'effondre lentement, mais inexorablement. Toutefois, nous n'avons aucune raison de nous décourager par l'échec relatif enregistré, car nombreux et riches sont les enseignements assimilés pendant le parcours :

- ◆ La foi, c'est la vie et la marche en compagnie d'une Personne Aimante, mais ce serait une erreur de réduire le partenariat entre chrétiens à une idylle.
- ◆ Chaque culture peut être un piège ou une entrave à l'édifice commun ; elle doit passer par le tamis de l'Évangile.
- ◆ Les missions doivent de plus en plus être repensées et réorientées dans leur forme comme dans leur contenu : pourquoi les missions ne reconnaîtraient-elles pas des autochtones aux côtés des missionnaires pour favoriser une compréhension mutuelle ? Nous pensons humblement que cela limiterait les heurts culturels inutiles et frustratoires pour les

uns et les autres, puis favoriserait la collaboration entre les missions et leurs partenaires locaux.

- ◆ Nous avons à mourir à nous-mêmes, c'est-à-dire renoncer à nos points de vue et attitudes unilatéraux. Mais également les dénominations et nos systèmes religieux dans leur cloisonnement doivent passer par l'œuvre de la croix.

Saturnin D. AFATON

Daniel GOLDSCHMIDT est un médecin français, envoyé des Églises mennonites. De 1987 à 1993, il a assumé le rôle de conseiller auprès de la Commission Santé du Conseil Interconfessionnel Protestant du Bénin. C'est dans ce cadre qu'il a contribué à fonder le Centre de Santé BÉTHESDA, avec la collaboration de sa femme, Marianne, sage-femme de formation, et de membres des Églises faisant partie du personnel de santé ou administratif béninois. Ils sont de retour en Alsace avec leurs 3 enfants depuis juillet 1993.

Magistrat de formation, Saturnin AFATON est originaire d'un petit village de la vallée de l'Ouémé dans le Sud du Bénin. Dans sa jeunesse, il a fréquenté comme ses parents une des Églises Indépendantes les plus répandues au Sud-Bénin, l'Église du christianisme Céleste. Plus tard, après avoir été actif dans les Groupes Bibliques Universitaires du Bénin, il est devenu membre d'une autre Église d'initiative africaine, l'Église Évangélique Universelle du Bénin (anciennement Association Évangélique Universelle). Il est membre de la Commission Santé du Conseil Interconfessionnel Protestant du Bénin depuis ses débuts en 1987.

✱

QUELQUES RÉFÉRENCES UTILES :

1) **BATCHELOR, Peter.** *La terre en partage. Pour un développement à la mesure de l'homme.* SCAR, Département Missionnaire de la Suisse romande, Case 136, CH-1000 LAUSANNE 9, 1983.

2) **COMBLIN, José.** *Sent from the Father, Meditations on the Fourth Gospel*; traduit du portugais par Carl Kabat, Orbis Books, Maryknoll, New-York, USA, 1979.

3) **EWERT, D. Merrill,** Editor. *A New Agenda For Medical Missions*, MAP International , Brunswick, Georgia, USA, 1990.

4) **SHANK, David A.,** Editor. *Ministry in Partnership with African Independent Churches*, Ouvrage collectif rassemblant les contributions des participants à la conférence tenue en juillet 1989 sur le même thème, à Kinshasa, Zaïre ; Mennonite Board of Missions, Elkhart, Indiana, USA, 1991.

Le peuple de Dieu réconcilie *

(I Pierre 3:8-12)

Ronald J. SIDER

Il est assez rare que les missiologues et les activistes non violents se fréquentent. L'article de Ronald SIDER interpelle fortement les premiers comme les seconds. A ceux qui se réclament d'une tradition de la non-violence biblique (principalement les Mennonites), Sider reproche un pacifisme isolationniste, voire hypocrite. A ceux qui se contentent de proclamer l'Évangile (le Christ mort pour les pécheurs), l'auteur pose une question importante: l'amour de Dieu exprimé sur la croix n'est-il pas le fondement suprême d'une non-violence messianique et active? Et la mission dans tout cela?

Que signifie aujourd'hui l'annonce de l'Évangile, le ministère de la réconciliation, en Iran, en Bosnie, en Somalie, en Angola...? Il est intéressant de noter que l'appel de Sider, lancé à la Conférence mennonite mondiale à Strasbourg en 1984, est toujours actuel, et qu'il n'est pas resté sans suite. Il a contribué à la création, en Amérique du Nord, des « Christian Peacemakers-Teams ». Il s'agit de petites équipes de personnes cherchant à lier une foi chrétienne profonde et une présence non violente active. Ces équipes se sont trouvées engagées en Iran, en Haïti, à Gaza... Si les disciples (l'Église) sont engagés dans le monde comme Jésus l'a été (Jean 20), avons-nous le droit d'ignorer les lignes qui suivent?

* Cet article est tiré du document *Messages – 11^e Conférence Mennonite Mondiale, 1984, Strasbourg, France*. Cette conférence avait pour thème: *Servir dans l'espérance: la tâche du peuple de Dieu*. Article publié avec l'autorisation de la Conférence Mennonite Mondiale.

Deux décennies pernicieuses

Au travers de 450 années de martyres, de migrations et de proclamations missionnaires, le Dieu du *shalom* nous a préparés, nous, les Anabaptistes, à un rendez-vous avec l'histoire en cette fin du XXe siècle. Les vingt prochaines années seront les plus pernicieuses – peut-être les plus corrompues et les plus violentes – dans l'histoire de l'humanité. Si nous, le peuple de Dieu qui réconcilie, nous sommes prêts à prendre la croix, nous aurons une grande influence sur le cours de l'histoire du monde.

Des structures économiques violentes mutilent et tuent chaque année les pauvres par millions. Le nationalisme idolâtre, le fanatisme religieux, les préjugés raciaux, l'égoïsme économique montent les peuples les uns contre les autres dans une débauche épouvantable de violence en Irlande du Nord, au Proche Orient, en Afrique du Sud et en Amérique Latine. Les idéologies rivales soi-disant justes des États-Unis et de l'URSS piétinent avec arrogance les rêves de justice et de liberté des peuples d'Amérique Centrale, d'Afghanistan, des Philippines et de Pologne. Derrière chaque conflit local tuant des milliers, voire des millions d'hommes, se profile l'éventualité toujours croissante d'un échange nucléaire entre les superpuissances qui anéantirait des centaines de millions d'êtres humains. Nous sommes sur le point de basculer dans l'enfer de l'holocauste nucléaire.

Il est temps de mettre nos paroles en actes

Notre engagement pour Jésus, qui nous pousse, depuis 450 ans, à aimer nos ennemis, sera mis à l'épreuve dans ces deux décennies terrifiantes. Notre meilleure heure est peut-être venue. Notre message n'a jamais été aussi nécessaire au monde – un monde qui n'a jamais été aussi réceptif. C'est le moment de tout risquer puisque nous croyons que Jésus est le chemin de la paix. Si telle est notre conviction, il est temps de mettre nos paroles en actes. Pour répondre au défi de l'histoire, nous avons trois choses à faire : rejeter ce que nous avons mal compris ou édulcoré dans l'appel de Jésus à être des artisans de paix ; nous emparer de la compréhension biblique du *shalom* dans toute sa plénitude ; et nous préparer à mourir par milliers.

Voyons d'abord ce que nous avons mal compris : trop souvent, nous sommes tombés dans un pacifisme isolationniste.

Tant que nos hommes n'ont pas à se battre, nous nous taisons, nous ignorons l'injustice et la guerre, peut-être même en profitons-nous. Dans la mesure où un statut d'objecteur de conscience protège notre pureté et notre sécurité, nos voisins n'ont pas à craindre nos questions embarrassantes concernant l'injustice, accentuée par leur armée ou concernant les civils qu'ils mutilent et tuent. Le plus grand avocat du pacifisme des temps modernes, le Mahatma Gandhi, disait que s'il n'y a que deux possibilités : tuer ou rester là sans rien faire tandis que les pauvres sont opprimés et tués, mieux vaut encore tuer. Je suis de cet avis.

Mais il y a encore une troisième option : nous pouvons toujours, dans une attitude de prière et de non-violence, nous mettre entre le faible et le violent, entre l'opprimé et l'oppressé. Avons-nous le courage de quitter les lignes arrière du pacifisme isolationniste et de monter aux premières lignes pour être des artisans de la paix non violents ?

Le pacifisme : pour tous... ou pour personne

Parfois, nous justifions notre silence par l'idée que le pacifisme est une vocation particulière des Anabaptistes. Ce n'est pas pour les autres chrétiens. Mais cet argument n'est pas valable. En fait, c'est probablement la dernière étape avant l'abandon total de notre témoignage historique pour la paix. Si le pacifisme n'est pas la volonté de Dieu pour tous les chrétiens, il ne l'est pour personne. D'autre part, si celui qui nous a enseignés à aimer nos ennemis est le Fils Éternel incarné dans le charpentier, qui est mort et ressuscité et règne maintenant comme Seigneur de l'univers, le chemin de la paix est alors pour tous ceux qui l'aiment et lui obéissent. Avons-nous le courage d'exhorter l'Église entière à abandonner le chemin de la violence ?

Parfois, nous édulcorons notre témoignage de paix et nous le confondons avec une version anabaptiste de la doctrine de Luther sur les deux royaumes. Selon Luther, Dieu règne par l'amour dans le royaume spirituel. Donc, dans notre vie privée de chrétien, nous ne devons pas agir par la violence. Mais dans l'État temporel, Dieu règne par l'épée. Nous avons donc le droit de tuer quand nous sommes dans le rôle d'un bourreau ou d'un soldat. Je parlais récemment avec un de nos leaders anabaptistes pour qui j'ai un grand respect. Il se disait pacifiste et pensait que

ce serait mal pour lui de faire la guerre. Mais il s'empressait d'ajouter que le gouvernement doit avoir une armée. Les États-Unis, ajoutait-il, s'étaient laissés devancer par l'URSS, donc la politique nucléaire du président Reagan était bonne et nécessaire. J'imagine que lui et beaucoup d'autres Mennonites et Frères en Christ^a d'Amérique ont été aux urnes pour approuver la course actuelle aux armements.

Si nous voulons combattre les guerres, nous devons avoir l'honnêteté morale d'aller nous battre. Voter pour que les filles et les fils des autres aillent se faire tuer tandis que les nôtres sont en sécurité derrière leur statut d'objecteur de conscience, c'est la pire des hypocrisies.

Peut-on séparer la paix de la justice ?

Si, par ailleurs, nous croyons que la croix non violente de Jésus est le chemin de la paix, nous devons alors adjurer les hommes de ne plus chercher la sécurité dans la course aux armements. Jésus a pleuré sur la destruction à venir de Jérusalem parce qu'elle n'a pas reconnu le chemin de la paix. Avons-nous le courage d'avertir les gouvernements du monde que la spirale de violence qui va toujours montant, les conduira à la destruction ?

Finalement, les nantis sont régulièrement tentés de séparer la paix de la justice. Les riches Anabaptistes d'Amérique du Nord ou d'Europe de l'Ouest peuvent agir ainsi en mettant toute leur énergie à sauver leur vie de l'holocauste nucléaire, négligeant le fait qu'actuellement, l'injustice tue des millions d'hommes chaque année. Nous pouvons aussi dénoncer la violence révolutionnaire sans condamner et faire disparaître l'injustice qui cause cette violence. En Amérique Centrale aujourd'hui, 50 % des enfants meurent avant 5 ans, de faim, de malnutrition et des maladies qui en découlent, alors que, dans cette région de vastes étendues de terre fertile produisent des céréales exportées vers l'Amérique du Nord et l'Europe de l'Ouest. L'injustice des structures économiques actuelles tue des millions de pauvres. Notre appel à rejeter la violence, qu'il vienne des Églises riches des pays industrialisés ou de celles des classes moyennes du

a) Dénomination protestante d'Amérique du Nord apparentée aux Mennonites.

Tiers monde sera vrai seulement si nous sommes prêts à engager des actions coûteuses pour faire disparaître l'injustice. Remercions Dieu pour les jeunes courageux qui vont assister les pauvres dans le cadre du Mennonite Central Committee^b. Mais ce n'est qu'une faible partie de ce que nous pourrions faire. La majorité de nos gens se laisse engourdir peu à peu par l'opulence et l'indifférence. Avons-nous le courage, nous, le peuple uni qui réconcilie, de montrer aux pauvres de la terre que notre témoignage de paix n'est pas le soutien subtil d'un statu-quo injuste, mais plutôt un engagement qui brave les dangers et la mort pour la cause de la justice et de la paix ? Reconnaître les tentations et les erreurs passées est essentiel. Mais il ne s'agit pas de nous enliser dans nos échecs. Bien au contraire, nous pouvons nous laisser saisir par la plénitude de la vision biblique du *shalom* pour être transformés en un peuple qui réconcilie, prêt à défier la folie de cette fin du XXe siècle.

***Shalom* et obéissance**

La vision biblique de la paix dans toute sa richesse est contenue dans le mot hébreu, *shalom* qui signifie: bonnes relations dans tous les domaines – avec Dieu, avec le prochain et avec toute la terre. Lévitique 26 : 3-6 décrit l'étendue du *shalom* que Dieu donnera à son peuple s'il marche dans l'obéissance. La terre produira de riches récoltes ; les bêtes féroces ne ravageront plus le pays ; et l'épée ne passera plus. *Shalom* signifie non seulement l'absence de guerre, mais également la promesse d'un pays où coulent le lait et le miel.

Cela comprend également des relations économiques justes avec le prochain. Cela signifie le partage équitable des terres pour que chaque famille puisse vivre indépendamment. Cela veut dire la remise des dettes lors des années sabbatiques et du jubilé pour que les extrêmes de la richesse et de la pauvreté n'existent pas dans le peuple de Dieu. Le résultat d'une telle justice, Esaïe l'appelle la paix (32 : 16-17) et le psalmiste nous rappelle que Dieu désire que « la justice et la paix s'embrassent » (Ps 85 : 11).

b) Oeuvre d'entraide mennonite nord-américaine travaillant dans plus de 50 pays avec un millier de volontaires.

Si nous tentons de séparer la justice et la paix, nous séparons ce que Dieu a uni.

Malheureusement, le peuple d'Israël a refusé de marcher en bonne relation avec Dieu et avec son prochain. Il a couru après les idoles, il a opprimé les pauvres. Alors Dieu a détruit Israël, puis Juda.

Mais les prophètes ont vu par-delà la tragédie de la destruction nationale le temps ou le Messie de Dieu, le Prince de la paix, viendrait restaurer les relations avec Dieu et le prochain (Es 9 : 2 et ss ; 11 : 1 et ss).

Martelant leurs épées, ils en feront des socs, de leurs lances ils feront des serpes.

On ne brandira plus l'épée nation contre nation, on n'apprendra plus à se battre (Es 2 : 4).

L'exemple de Jésus : un défi actif au statu quo

Pour les chrétiens, Jésus était le Messie longtemps attendu. Et comme les prophètes l'avaient promis, le *shalom* était au cœur de son œuvre et de son message messianique. Mais pour Jésus, être un artisan de paix n'était pas faire de la non-résistance passive. Ce n'était pas se retirer seul, dans la solitude ; ce n'était pas enseigner une morale pour la vie privée et une autre pour la vie publique. L'exemple de Jésus a été un défi actif au statu quo. Il a exhorté le peuple juif à accepter sa stratégie messianique non violente plutôt que les méthodes militaristes des Zélotes.

L'approche de Jésus n'était pas la non-résistance passive. Si son exhortation à ne pas résister au méchant dans Mat 5 : 39 était un appel à la pure non-résistance et au rejet de toutes formes de

Et moi, je vous dis de ne pas résister au méchant. Au contraire, si quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre.

pression et de coercition, Jésus s'est contredit lui-même Il a déclenché une violente attaque contre les Pharisiens, les traitant de conducteurs aveugles, de fous, d'hypocrites et de serpents – certainement une pression psychologique des plus vigoureuses comme l'est d'ailleurs la discipline d'amour que Jésus a prescrite pour l'Église (Mat 18 : 15 et ss). De même, Jésus n'était pas non-résistant quand il a chassé les vendeurs du temple. Il s'est

farouchement dressé contre le mal, chassant les animaux avec un fouet, renversant les tables et accusant les changeurs d'être des voleurs. Si Mat 5 : 39 signifie que toutes les formes de résistance au mal sont défendues, Jésus a alors désobéi à son commandement. Bien sûr, il n'a pas tué les changeurs. En fait, je ne pense pas qu'il ait utilisé son fouet sur eux, mais il a certainement résisté à leur méchanceté dans un acte dramatique de désobéissance civile.

Au lieu de tendre l'autre joue, Jésus a protesté...

Considérons encore la réponse de Jésus quand un soldat l'a injustement frappé sur la joue, lors de son procès (Jean 18 : 19-24). Au lieu de tendre l'autre joue et de se soumettre humblement à l'injustice, il a protesté : « Si j'ai mal parlé, explique-moi ce que j'ai dit de mal, et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? » Apparemment, Jésus pensait que protester contre les brutalités de la police ou enfreindre les lois civiles de façon non violente était tout à fait en accord avec son exhortation à ne pas résister au méchant.

Jésus ne serait jamais allé jusqu'à la croix s'il avait donné l'exemple du pacifisme isolationniste du retrait. Pas plus qu'il n'aurait offensé personne s'il s'était conformé simplement aux valeurs du moment, comme nous sommes si souvent tentés de le faire quand nous abandonnons le modèle de l'isolation. Rejetant à la fois l'isolation et l'accommodation, Jésus a vécu au cœur de la société de son temps défiant le statu quo sur tous les points où il était mauvais.

Jésus a dérangé les hommes, satisfaits de leurs lois faciles sur le divorce qui leur permettaient de renvoyer leur femme sous presque tous les prétextes. Il a défié les modèles sociaux de son temps qui traitaient les femmes comme inférieures. Allant à l'encontre de la coutume sociale, il est apparu en public avec des femmes, il leur a enseigné la théologie, il leur a fait l'honneur de sa première apparition, lors de la résurrection.

Jésus a rendu furieux les chefs politiques, satisfaits de dominer leurs sujets, en les appelant à gouverner dans un esprit de service.

Et il a effrayé les institutions économiques, exhortant les matérialistes comme le jeune homme riche à donner tous leurs biens, dénonçant ceux qui opprressaient les veuves, et appelant le riche à prêter au pauvre même sans espoir d'être remboursé (Luc 6 : 30 et ss). En fait, son intérêt pour les pauvres était si grand qu'il prédit l'enfer à ceux qui refuseraient nourriture et vêtement aux démunis.

Jésus a troublé le statu quo – mais non par simple désir de changement. C'était son engagement au *shalom*, aux relations justes promises dans les prophéties messianiques qui ont fait de lui un perturbateur de la paix injuste. Par son défi radical au statu quo, il est venu instaurer les bonnes relations entre hommes et femmes, entre riches et pauvres.

Une approche active et énergique sans être violente

Toujours à nouveau dans notre histoire, la peur de la persécution et la tentation de la tranquillité nous ont conduits à nous retirer dans la sécurité de la solitude où nos idées radicales ne menacent personne. Mais ce n'était pas la manière de Jésus. Il a mis en cause la société avec tant de vigueur et de puissance que les autorités n'avaient que deux choix possibles : accepter son appel à la repentance et se convertir ou se débarrasser de lui. Avons-nous le courage de marcher dans ses pas ? L'approche de Jésus était active et énergique mais elle n'était pas violente. Un amour qui se sacrifie, même pour ses ennemis, était au centre de son message. Il demandait à ses disciples de renoncer à la vengeance, même à l'« œil pour œil » reconnu légalement par la loi de Moïse. Il disait à ses disciples qu'ils devaient aimer leurs ennemis envers et contre tout, même s'ils n'étaient pas payés en retour.

Il n'est guère surprenant que les chrétiens aient tenté de minimiser l'appel de Jésus à s'offrir en sacrifice – soit en remettant son application à plus tard, dans le millénium, l'étiquetant d'idéal impossible, soit en réduisant son champ d'action à une sphère privée et personnelle. Cette façon de voir est la plus répandue et la plus tentante. Jésus a-t-il simplement voulu dire que le chrétien, dans sa vie personnelle, devait traiter ses ennemis sans violence alors que dans un rôle public il était en droit de les tuer ?

Une approche non politique

Dans son contexte historique, Jésus est venu comme le Messie d'Israël avec un plan et une éthique pour tout le peuple juif. L'amour envers les ennemis (politiques) était sa réponse politique personnelle à des siècles de violence. Sa non-violence radicale était une alternative consciente à la révolution violente proposée par les Zélotes contemporains pour introduire le royaume messianique. Rien ne nous autorise à penser que Jésus s'opposait aux Zélotes parce qu'ils étaient des révolutionnaires qui auraient pu légitimement recourir à l'épée si le sanhédrin leur en avait donné l'ordre. Au contraire, ce qu'il cherchait à montrer, c'est que les Zélotes avaient une conception fautive des ennemis, même lorsqu'il s'agissait des oppresseurs impérialistes injustes. Les Zélotes offraient une approche politique ; Jésus en offrait une différente. Mais les deux éveillaient l'intérêt de toute la nation juive.

Les nombreuses prémonitions de désastre national dans les Évangiles indiquent que pour Jésus, le seul moyen d'éviter la destruction et d'atteindre le *shalom* messianique était de rejeter clairement l'appel aux armes des Zélotes. En fait, Luc place le passage émouvant de Jésus pleurant sur Jérusalem juste après l'entrée triomphale – à ce moment-là, il vient de décevoir les espoirs du peuple en insistant sur une stratégie messianique pacifique.

Comme il approchait de la ville, Jésus, en la voyant, pleura sur elle, et dit : « Si toi, aussi, au moins en ce jour qui t'est donné, tu connaissais les choses qui appartiennent à ta paix ! » (Luc 19 : 41-42).

La violence des Zélotes, Jésus le savait, allait conduire à la destruction nationale. C'était une illusion – tentation constante de l'humanité – que d'entrevoir la paix à travers la violence. Le chemin du Serviteur Souffrant était le seul qui pouvait mener au *shalom* messianique. Jésus a invité tout le peuple juif à croire que le royaume messianique commençait déjà dans le présent. Si les Juifs acceptaient le pardon de Dieu et suivaient leur Messie, ils pourraient alors commencer à vivre selon les valeurs pacifiques de l'âge messianique. Compris dans ce contexte historique, l'appel de Jésus à aimer les ennemis peut difficilement se limiter à la sphère personnelle de la vie privée.

Une règle valable pour la vie privée et publique

De plus, la distinction « personnel-public » semble aussi aller à l'encontre du sens le plus naturel et le plus littéral du texte. On n'y trouve aucune allusion à une telle distinction. En fait, les paroles de Jésus font sans cesse référence à la vie publique. « Ne résistez pas aux méchants » trouve son application lorsque les gens sont menés en justice (Mat 5:40) et quand des chefs étrangers exigent des travaux forcés (Mat 5:41). En effet, la norme de base que Jésus transcende (œil pour œil) était un principe fondamental de la loi mosaïque. Nous pouvons supposer sans nous tromper que les membres du sanhédrin et autres personnages officiels avaient entendu les paroles de Jésus. Tout naturellement, nous pouvons en conclure que Jésus considérait ses paroles comme la règle à suivre non seulement dans la vie privée mais aussi dans la vie publique.

Nous avons examiné comment Jésus est venu accomplir le *shalom* en relation avec le prochain. Mais Jésus a aussi annoncé et réalisé une nouvelle paix avec Dieu. Continuellement, il a proclamé le pardon étonnant de Dieu à tous ceux qui se repentaient. Puis il a obéi au Père en mourant comme victime expiatoire pour les pécheurs, ennemis de Dieu.

La croix : affirmation puissante de l'amour de Dieu pour ses ennemis.

Le fondement de la non-violence est révélé à la croix par l'attitude de Dieu envers les pécheurs ennemis. Ne fondons jamais notre pacifisme sur une imitation sentimentale du doux Nazaréen ou sur une idée romantique du martyr héroïque. Notre engagement de non-violence est enraciné au cœur de la foi chrétienne. Il a pour base l'incarnation du Fils Éternel de Dieu et son expiation substitutive à la croix.

Jésus nous a enseigné que Dieu ne se lasse pas d'aimer ses ennemis. « Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent. » Pourquoi ? « Afin que vous soyez les fils de votre Père qui est dans les cieux. » En fait, Jésus est allé plus loin encore. Il a dit que Dieu s'est chargé de la méchanceté de ses ennemis. Le criminel crucifié, qui pend inerte, sur la croix du milieu, c'est la Parole Éternelle qui, au commencement, était avec Dieu, qui était Dieu mais qui pour nous est devenue chair

et a demeuré parmi nous. Quand nous comprenons qui est vraiment le Crucifié, c'est alors seulement que nous commençons à saisir la profondeur de l'enseignement de Jésus sur l'amour de Dieu qui se donne pour ses ennemis. Par une parabole puissante et une démonstration dramatique, Jésus a enseigné que Dieu ne se lasse pas de pardonner aux pécheurs. Puis, il est mort sur la croix pour accomplir cette réconciliation. La croix est l'affirmation la plus puissante de l'amour de Dieu pour ses ennemis. Jésus a montré très clairement qu'il s'attendait à mourir, et qu'il voyait dans sa mort la rançon à payer pour les autres.

La croix : fondement de notre engagement à la non-violence

La croix est l'ultime démonstration de l'amour de Dieu qui se sacrifie pour ses ennemis. Saint Paul nous en donne l'expression théologique la plus claire dans Romains 5 : 8-10 :

« Mais en ceci Dieu prouve son amour envers nous : Christ est mort pour nous alors que nous étions encore pécheurs... Si en effet, quand nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils, à plus forte raison, réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie ».

La mort de Jésus à la place des pécheurs, c'est le fondement et l'expression la plus profonde de son commandement : « Aimez vos ennemis ». Nous sommes ennemis de Dieu à double titre. D'abord parce que les pécheurs sont hostiles à Dieu et ensuite parce que le créateur juste et saint ne peut tolérer le péché. Pour ceux qui connaissent la loi, la désobéissance entraîne la malédiction divine. Mais Christ nous a rachetés de cette malédiction en devenant malédiction pour nous. Le sang de Jésus sur la croix était une expiation pour nous pécheurs, ennemis de Dieu. Celui qui ne connaissait pas le péché a été fait péché pour vous et moi.

La mort de Jésus à la place des pécheurs, ennemis de Dieu, c'est la base de notre engagement à la non-violence. Celui qui s'est incarné savait que Dieu aimait les ennemis pécheurs et leur faisait grâce. C'est pourquoi il s'est associé aux pécheurs, il a pardonné leurs péchés et il a accompli sa mission en mourant pour eux sur la croix. Et c'est précisément cette même compréhension du plan de Dieu qui le poussait à exhorter ses disciples à aimer leurs ennemis. Nous, les enfants de Dieu, nous devons

imiter notre Père céleste dans sa manière d'aimer. Il fait tomber la pluie sur les justes et les injustes. C'est pourquoi nous devrions aimer nos ennemis. Le sacrifice de Christ est l'expression la plus parfaite du caractère de Dieu. A la croix, Dieu lui-même a souffert pour les pécheurs en la personne de son Fils incarné. Nous ne comprendrons jamais complètement ce mystère. Mais c'est précisément parce que celui qui pendait inerte, sur la croix du milieu, était la Parole faite chair, que nous connaissons deux choses intimement liées : premièrement un Dieu juste et compatissant nous accepte, nous, ennemis pécheurs tels que nous sommes ; deuxièmement, il veut que nous traitions nos ennemis exactement de la même façon.

Quel accomplissement extraordinaire de la promesse messianique du *shalom*. Jésus est venu rétablir les bonnes relations – avec Dieu et avec le prochain.

Jésus a créé une nouvelle communauté de *shalom*, un peuple réconcilié qui réconcilie

En fait, Jésus rétablit ces relations en créant une nouvelle communauté de *shalom*, un peuple réconcilié qui réconcilie. Comme le montre l'épître de Paul aux Éphésiens (chap. 2), la paix avec Dieu par la croix a fait tomber le mur de séparation entre tous ceux qui reçoivent ensemble le pardon immérité de Dieu. Femmes et esclaves deviennent des personnes. Les Juifs acceptent les non-Juifs. Les riches partagent leur abondance économique avec les pauvres. Cette nouvelle communauté de *shalom* apparaissait si différente que les témoins ne pouvaient que s'exclamer : « Voyez comme ils s'aiment ». Leur vie communautaire était en accord avec leur Évangile de paix.

Ainsi doit-il en être toujours. Ce n'est que dans la mesure où l'on voit un peuple réconcilié dans nos maisons et nos Églises, que les gens pourront entendre notre invitation à abandonner la voie de la vengeance et de la violence. Si je ne permets pas au Saint-Esprit de guérir ce qui est brisé dans ma relation avec ma femme, je n'ai guère le droit de parler de réconciliation internationale au Président de mon pays. Si nos Églises mennonites et Frères en Christ ne deviennent pas vraiment des communautés réconciliées, toute tentative de pourparlers avec les gouvernements du monde pour régler l'hostilité internationale est une terrible hypocrisie. C'est une farce pour l'Église que d'essayer

d'établir des règles qui ne sont pas observées dans nos communautés. D'autre part, les exemples vivants ont un impact dans l'histoire. Même des petits groupes de gens mettant en pratique ce qu'ils prêchent et donnant leur vie pour leurs convictions ont une influence sur la société sans commune mesure avec leur nombre. Je crois que le Dieu de l'histoire veut se servir des petites familles d'Anabaptistes disséminées à travers le globe pour faire l'histoire des deux prochaines décennies.

Sommes-nous prêts à mourir ?

Mais pour ce faire, il ne suffit pas d'abandonner nos idées fausses et d'adopter la conception biblique du *shalom* dans sa plénitude. Il nous faut aller encore plus loin. Nous devons prendre notre croix et suivre Jésus sur le Golgotha. Nous devons nous préparer à mourir par milliers.

Ceux qui ont cru à la paix par l'épée n'ont pas hésité à mourir. Fièremment, courageusement, ils ont donné leur vie. Toujours à nouveau, ils ont sacrifié des avenir brillants à l'illusion tragique qu'une juste croisade de plus apporterait la paix à leur temps. Pour leurs bien-aimés, pour la justice, pour la paix, ils ont donné leur vie par millions.

Pourquoi nous, pacifistes, pensons-nous que la paix – celle de Jésus – nous coûtera moins cher ? Si nous, les Mennonites et les Frères en Christ, ne sommes pas prêts à mourir par milliers, dans de nouveaux et dramatiques exploits pour la paix et la justice, nous devons tristement confesser que nous n'avons jamais pris au sérieux ce que nous avons dit. Certes, nous l'avons fait autrefois. Dans les siècles passés, nous sommes morts pour nos convictions. Mais de nos jours, nous nous sommes installés dans un confort douillet. Nous nous accrochons à nos richesses et à notre respectabilité.

Si nous, les Mennonites et les Frères en Christ d'Amérique du Nord et d'Europe, nous ne nous préparons pas à braver les injures et la mort dans une opposition non violente à l'injustice engendrée par nos sociétés, et si nous ne sommes pas prêts à assister l'Amérique Centrale, les Philippines et l'Afrique du Sud, nous ne pourrons jamais plus dire un mot sur le pacifisme à nos frères et sœurs dans les pays en détresse. Si nous ne sommes pas prêts à mourir pour développer de nouveaux moyens non

violents pour réduire le conflit international, nous devons confesser que pour nous, la croix n'a jamais été l'alternative à l'épée. Si la majorité d'entre nous, dans les nations nucléaires, n'est pas prête, en tant qu'Église, à affronter la désapprobation sociale et les tracasseries gouvernementales en condamnant clairement les armes nucléaires, nous devons tristement reconnaître que nous avons trahi notre héritage de pacifisme. Faire la paix coûte aussi cher que faire la guerre. Si nous ne sommes pas prêts à payer le prix, nous n'avons pas droit au titre de pacifistes et nous ne pouvons pas prêcher le message.

La violence conduit à l'anéantissement général

Notre monde est dans l'impasse. Le chemin de la violence nous a conduits au bord de l'anéantissement général. Désespérément, nos contemporains cherchent des alternatives. Mais la paix par Jésus ne sera crédible que si ceux d'entre nous qui l'ont fièrement prêchée sont prêts à mourir pour elle.

Au printemps dernier, j'ai assisté à une grande conférence évangélique sur la question nucléaire. J'ai partagé mes convictions anabaptistes et suggéré que des forces de paix chrétiennes non violentes soient placées dans des régions de conflit comme la frontière entre le Nicaragua et le Honduras. Un ancien chef de l'armée de l'air des États-Unis qui était là, m'a dit qu'il était prêt à se joindre à ce genre de tentative. Tandis que nous parlions, je me suis rendu compte qu'il avait si peur d'une impasse nucléaire qu'il était prêt à explorer toute alternative non violente pour résoudre le conflit international.

Un certain nombre d'entre nous, Mennonites, sommes membres du Témoignage pour la Paix qui possède maintenant une petite force non violente localisée sur la frontière entre le Nicaragua et le Honduras. Bien sûr, ces quelques douzaines de chrétiens ne peuvent offrir qu'une opposition symbolique aux armes de guerre qui passent d'un côté et d'autre de la frontière. Mais imaginez ce que quelques milliers pourraient faire? Qu'arriverait-il si l'Église chrétienne postait à cette frontière autant de chrétiens engagés dans la prière que le gouvernement des États-Unis y a envoyé de guérilléros armés?

Qu'arriverait-il si l'Église chrétienne levait une force nouvelle non violente pour maintenir la paix, composée de 100 000 per-

sonnes, prêtes à rallier les conflits violents et à se tenir pacifiquement entre les parties en guerre en Amérique Centrale, en Irlande du Nord, en Pologne, en Afrique du Sud, au Proche-Orient, en Afghanistan [et dans tous les nouveaux lieux de conflits aujourd'hui, ndr] ? Nous serions, la plupart du temps, tués par milliers, mais, pour la cause de la paix, ne considère-t-on pas comme moral et juste que des soldats périssent par centaines de milliers, voire par millions ! Avons-nous autant de courage et de foi que les soldats ?

Prière et amour des ennemis

Je crois de plus en plus que des forces de paix non violentes qui prieraient, remplies du Saint-Esprit, pourraient par une grâce particulière de Dieu, mettre un terme à la violence et maintenir la justice. Nous découvririons toujours à nouveau que l'amour des ennemis n'est pas une folie utopique ou un masochisme destructeur mais bien plutôt l'alternative de Dieu à des siècles d'escalade de la violence, une violence qui menace maintenant la planète entière. Mais la croix – la mort par milliers de ceux qui croient en Jésus – est le seul moyen pour convaincre notre monde violent que Jésus est la véritable alternative.

Je veux lancer un appel aux Mennonites, aux Frères en Christ et aux autres Églises historiquement pacifistes pour qu'ils prennent l'initiative dans la recherche de solutions nouvelles non violentes pour résoudre les conflits. Nous pourrions décider de dépenser 25 millions de dollars dans les trois années à venir pour développer une force pacifiste, hautement entraînée à la non-violence. Les experts les plus ingénieux en diplomatie, en histoire, en politique internationale, et en logistique seraient nécessaires ; ainsi qu'une dépendance totale à l'action du Saint-Esprit. Une telle force pacifiste de chrétiens engagés entourerait chaque action de prières d'intercession. Il y aurait des chaînes de prière dans toutes les Églises, tandis que quelques milliers de nos meilleurs jeunes iraient affronter la mort, invitant tous les partis à mettre un terme à la violence et à travailler ensemble pour la justice.

Si nous nous mettions tous ensemble pour réaliser un tel projet, nous pourrions inviter les autres Églises chrétiennes à se joindre à nous. En fait, comme le montre le mouvement Témoignage pour la Paix, d'autres nous ont déjà rejoints. Si nous n'y

prenons garde, Dieu choisira d'autres Églises pour reprendre l'héritage que nous avons peur d'appliquer aux problèmes de notre temps. Ensemble, les Églises chrétiennes pourraient déployer une force pacifique et non violente de 100.000 personnes. Le résultat ne serait pas une utopie, voire l'abolition de la guerre. Ce serait un moyen d'empêcher notre planète ébranlée de sombrer dans l'abîme.

Notre seul espoir

Et voici mon dernier appel. Je sais que nous vivons dans un monde corrompu et violent. Je sais que les sourires et les conseils moraux ne suffisent pas pour que les pécheurs puissent aimer leurs ennemis. Ils ne pourront jamais suivre complètement l'éthique de Jésus. Pourtant ils le devraient. Le fait qu'ils ne le font pas donne la mesure de leur révolte. Mais des chrétiens régénérés et remplis du Saint-Esprit peuvent suivre Jésus. Notre seul espoir est qu'un vaste réveil de la paix convertisse les pécheurs et redonne la vie à l'Église.

Dans les prochaines décennies, je crois que nous allons voir des désastres et des dévastations comme nous n'en avons encore jamais vus dans l'histoire humaine, à moins que Dieu ne surprenne notre monde incroyant par un puissant réveil de pacifisme à l'échelle mondiale. Ainsi donc, je vous appelle instamment à tomber à genoux dans une prière d'intercession pour que Dieu nous visite. Dans les périodes les plus noires du passé, Dieu est intervenu par de grands renouveaux, suivis de mouvements sociaux qui ont changé le cours de l'histoire. Le Réveil wesleyen, au XVIII^e siècle, a eu pour résultat la grande croisade de Wilberforce contre l'esclavage, qui a changé l'empire britannique. La même chose pourrait se produire dans les années à venir.

Vivre la Parole que nous annonçons

Prions pour que Dieu ranime des millions de chrétiens tièdes. Prions pour que Dieu attire des millions de non chrétiens dans une relation vivante et personnelle avec le Seigneur ressuscité. Prions que des millions et des millions de personnes dans tous les continents de notre petite planète découvrent que Jésus est le chemin vers la paix et que la paix est le chemin de Jésus. Prions que, les yeux fixés sur le Crucifié, l'Église ose payer le prix

pour être le peuple de Dieu qui réconcilie dans un monde brisé. L'heure de la décision est venue. La longue spirale ascendante de la violence et de la contre-violence approche aujourd'hui de son sommet funeste. Ou bien le monde se repent et change ou il s'auto-détruit. Depuis des siècles, nous, les Anabaptistes, nous croyons qu'il existe un meilleur chemin. Notre monde a besoin de ce chemin maintenant. Mais pour que le monde puisse entendre nos paroles, il faut qu'un grand nombre d'entre nous vivent la parole que nous annonçons. Nos fils et nos filles, nos conducteurs et nous tous, nous devons nous préparer à mourir. La croix vient avant la résurrection.

Et pour terminer, une seule question. Avons-nous assez de foi pour suivre Jésus quel qu'en soit le prix ? Qu'en est-il de votre foi ? Qu'en est-il de la mienne ?

Ronald J. SIDER

Ronald J. SIDER est actuellement professeur de théologie contextuelle (*Theology and Culture*) au *Eastern Baptist Theological Seminary*.

Questions pour une discussion

1. D'après le message de Ron Sider, en quoi avons-nous mal compris ou déformé l'appel de Jésus à faire œuvre de paix ? (Notons les quatre malentendus qu'il mentionne).
2. Comment réagissons-nous face aux défis lancés par Sider de changer d'attitude dans ces quatre domaines ?
3. Essayez de résumer ce que Sider appelle « la plénitude de la vision biblique », en ce qui concerne la paix. Sommes-nous d'accord avec son analyse de l'attitude de Jésus au niveau « horizontal » ? Quelle est d'après lui la signification de la croix ?
4. Quelle démarche concrète nous propose Sider pour des disciples de Jésus aujourd'hui ? A votre avis, est-ce qu'elles peuvent se réaliser ?

Dialogue avec Dieu *

Gabrielle MOSER

– Pourquoi es-tu triste, demande Dieu à sa fille ?

– Triste, moi ? Suis-je vraiment triste... je ne sais pas... je suis plutôt déçue, découragée, usée...

Dieu, toujours plein de sollicitude, regarde sa fille avec étonnement : – Que se passe-t-il ? Je ne vois rien d'important qui ait changé dans ta vie ces derniers temps.

– C'est bien le drame : rien n'a changé, rien ne change et si j'aperçois quelques changements... c'est dans le sens que je ne souhaite pas.

– Peux-tu m'en dire davantage ?

– Si je commence à te dire mon ras-le-bol, je risque de ne plus m'arrêter... je vais essayer de te parler de deux choses parmi tant d'autres ! Deux choses qui m'habitent fort. Pour commencer, il s'agit de l'œcuménisme. Tu te rappelles, Dieu – c'était en 1959 – j'assistais pour la première fois, lors de la Semaine de prières pour l'unité des chrétiens, à une rencontre officielle, mais timide, entre catholiques et protestants... Eh bien ! Depuis ce jour, rien n'a changé... Depuis plus de 30 ans, c'est exactement le même discours... On évoque ton Esprit-Saint pour qu'il nous inspire et nous permette de vivre l'unité que tu nous demandes. Mais voilà, si par malheur l'Esprit-Saint

* Texte paru dans le périodique *Le Tam Tam – Une voix dans la jungle genevoise*, du Département Témoignage et Solidarité de l'Église réformée à Genève, n° 40, 1992.

répond à nos prières et veut se manifester, alors c'est la panique... ça risquerait de déranger nos dogmes et nos traditions, nos habitudes et notre ronron. Alors, on renvoie l'Esprit-Saint à sa bonne place céleste : qu'il reste en Trinité et ne vienne pas déranger...

Cela amène à des situations cocasses, risibles... mais de quel rire amer ! Par exemple, il s'organise cette semaine-là^a de nombreuses rencontres œcuméniques, dont certaines sont très officielles ! Quelle espérance pour les foyers mixtes et pour ceux et celles qui souffrent de voir ton Église en petits morceaux ! On va pouvoir enfin se retrouver autour de l'essentiel et communier tous ensemble ! Quel leurre... il y a interdiction et cela ne se discute pas puisque l'ordre vient d'en haut et que personne n'aime les coups de crosse ! Parfois, tout de même, on accepte de célébrer l'eucharistie sous le même toit, mais c'est chacun à sa table, chacun à sa place, bien séparé... et c'est ainsi qu'on pose un signe visible de division pour célébrer l'unité.

Dieu se tait, il en a le souffle coupé. Et sa fille continue : C'est comme avec les requérants d'asile : on se bat depuis tant d'années pour que la loi permette à la Suisse de rester terre d'asile, pour que le mot accueil corresponde à une réalité, pour que le sens du partage demeure au cœur et à l'esprit de nos concitoyens, et... qu'est-ce qui se passe ? La loi devient de plus en plus restrictive, nos frontières de plus en plus étanches, le « malheureux » de plus en plus « sans asile » et le racisme se développe et la xénophobie s'épanouit...

Dieu, tu sais que ma vie personnelle n'a pas été épargnée par les épreuves et jamais je ne me suis sentie abandonnée de toi. Dieu, pèlerin embusqué dans mon aventure humaine, tu m'as toujours accompagnée sur mes routes caillouteuses mais aujourd'hui, j'ai envie de baisser les bras et de dire : « A quoi bon lutter, à quoi cela sert-il ? Pourquoi toujours vouloir aller à contre-courant ?... »

a) Semaine de prière pour l'unité des chrétiens, qui se tient chaque année entre le 18 et le 25 janvier.

Dieu se tait toujours. Il regarde sa fille. Un long regard de Dieu dans les yeux et dans le cœur, puis il pose sa main sur la tête de sa fille. Lui donne-t-il sa bénédiction ou s'appuie-t-il sur elle ?

Dieu articule quelques mots... doucement :

– Je te comprends, ma fille... moi aussi, il y a tant d'éternité que j'exerce la patience, tant et tant de temps que je fais confiance aux femmes et aux hommes de la terre... toute mon espérance, je l'ai investie en celles et ceux que j'aime. Tu m'as dit ne jamais t'être sentie abandonnée de moi. Tu as raison, je t'ai accompagnée dans ton aventure humaine, parfois compagnon de route embusqué, mais pourtant toujours présent au détour du chemin... Alors, si aujourd'hui tu baisses les bras, si tu cesses de lutter pour plus de justice et d'amour, si tu étouffes la vérité qui est au plus profond de toi-même, alors... alors, dit Dieu, c'est moi qui me sens abandonné de toi, c'est moi qui n'ai plus de compagne de route, c'est moi qui ne suis plus accompagné dans mon aventure divine.

Ma fille, j'ai besoin de toi. Continue de croire à l'impossible pour que mon possible puisse naître.

Gabrielle MOSER

Gabrielle MOSER :

... une enfance au sein de la seule famille protestante d'un village valaisan (canton suisse catholique), à une époque où on ne connaissait pas le mot « œcuménisme » ;

... puis vendeuse de profession avant d'accompagner son mari pasteur durant 27 ans ;

... actuellement membre de l'AGORA (Aumônerie Genevoise Œcuménique auprès des requérants d'asile), active en divers lieux où les relations humaines sont importantes ;

... bref, une chrétienne qui tente de vivre sa foi au quotidien.

L'Angola – un cas désespéré ? *

Beni SCHUBERT

La « somalisation » de l'Angola

Elle ne semblait être, au début, que la menace cynique et mal réfléchie d'un militaire. Un général de l'UNITA disait que l'on allait procéder à la « somalisation » du pays si le gouvernement ne corrigeait pas les résultats des élections de septembre 1992 qui, selon l'UNITA, auraient été frauduleuses à un degré qui leur ôtait toute signification. Six mois plus tard, après des négociations en Côte d'Ivoire, Madame ANSTEE, la déléguée spéciale du secrétaire des Nations Unies, reprenait l'expression pour dire que la catastrophe angolaise lui semblait aussi horrible que celle de la Somalie et que le monde risquait de l'oublier.

M. BOUTROS-GHALI lui-même vient de constater, en effet, que la guerre civile en Angola, depuis qu'elle a recommencé en novembre 1992, a fait plus de victimes que celle d'ex-Yougoslavie depuis son début. Le monde se préoccupe de la guerre dans les Balkans car c'est la guerre civile des riches. Celle des pauvres, en Angola, tombe dans l'oubli.

* L'auteur a écrit cet article à la fin d'avril, au retour d'une visite en Angola, durant laquelle il a pris congé de l'Église. Les événements dramatiques que vit ce pays l'empêchent de poursuivre un séjour avec sa famille dans ces conditions. Il travaille actuellement à sa thèse de doctorat à la Faculté de Théologie de l'Université de Bâle. Dans un précédent article de *Perspectives Missionnaires*, (n° 22, 1991, «Correspondance de Luanda», p. 24), il évoquait l'espérance née de la réconciliation entre les deux partis qui s'étaient fait la guerre depuis si longtemps.

Nous avons reçu cet article le 28 juin. Depuis lors, la situation de l'Angola, loin de s'améliorer, a vu son état s'aggraver encore, faisant quelque mille morts par jour.

Un proverbe africain dit : « Quand le poisson dans l'eau pleure, tu ne vois pas ses larmes. » La somalisation de l'Angola signifie violence et banditisme généralisés, structures et autorités de l'État ébranlés, un peuple dont l'espoir est perdu, la conscience piétinée et l'éthique bafouée : chacun devient l'ennemi de l'autre. On serait tenté de comparer l'Angola à un toxicomane esclave de sa drogue qui l'entraîne à la mort : prisonnier de la violence, ce pays sait que la guerre le tuera, mais il n'arrive pas à y échapper. Cette situation entraîne les gens à exprimer leur désespoir, comme cet ami, pasteur angolais, qui écrit : « Nous ne savons pas quand la paix viendra, car nous ne pouvons même plus tirer quelque espoir de l'élan de foi qui si souvent nous a amenés à la demander à Dieu. »

Si seulement tu comprenais ce qui peut te donner la paix !

Pendant la semaine sainte, une délégation du COE visite le CICA (Conseil des Églises Chrétiennes d'Angola). Visiteurs, pasteurs et dirigeants des Églises angolaises réfléchissent au témoignage des chrétiens en ce temps de crise. La méditation apportée pour l'ouverture de cette retraite est tirée du passage de Luc 19, montrant Jésus pleurant sur Jérusalem, la ville qui n'a pas su reconnaître son *kairos*, le temps où Dieu lui accordait la paix.

Nous sommes quelques jours avant Pâques et nous écoutons ce texte encore pleins d'espoir : la date du début des négociations à Abidjan est fixée au mardi suivant et nous ne voulons pas croire que les négociateurs seront incapables de voir la souffrance de leur peuple et d'en tenir compte.

Celui qui anime la méditation nous invite à indiquer ce qui, à l'époque de Jésus, empêchait la paix ou au contraire y contribuait. Mais très vite, l'actualité prend le dessus et l'on dénonce ce qui rend le conflit plus aigu encore au lieu de l'atténuer. Les conclusions des participants sont dans la ligne d'un article du *Guardian Weekly* de la semaine avant les Rameaux ayant pour titre : « Angola : A lesson in how not to do it » (une leçon pour montrer ce qu'il ne faut pas faire). Avoir prévu des élections qui donneraient tout au gagnant et rien au perdant était une erreur dont les conséquences étaient maintenant bien visibles. L'un des pasteurs propose alors que le MPLA

gagnant aurait dû donner à l'UNITA un nombre de ministères correspondant au pourcentage de votes reçus et encore un de plus pour les consoler d'avoir perdu ! Dans sa naïveté apparente, il montre une sagesse qui fait défaut à ceux qui se croient des politiciens habiles et intelligents mais qui sont complètement empoisonnés par la soif du pouvoir et l'envie des privilèges que le pouvoir réserve à ceux qui le détiennent.

Le pasteur José CHIPENDA, secrétaire général de la CETA (Conférence des Églises de toute l'Afrique), reprend le débat pour expliquer comment ce « tout pour le gagnant » mène inévitablement au « rien pour personne ». N'y a-t-il pas moyen de partager le pouvoir ? C'est la question inquiète des participants à la rencontre. Ils sont d'accord qu'il faut trouver une voie pour y arriver. Ils savent que l'UNITA a supporté la dure vie de la brousse en vue d'obtenir un jour les avantages du pouvoir dans la capitale à Luanda. Ayant perdu les élections, ils n'ont plus rien : pas d'emploi, pas de maison, pas de perspective d'avenir. En effet, l'attitude de M. SAVIMBI et des siens est aujourd'hui celle de ceux qui n'ont plus rien à perdre et qui ne comprennent pas qu'ils n'ont rien à gagner non plus en poursuivant la guerre. (A moins que, contre toute prévision, ils réussissent à prendre le pouvoir par la force en espérant que « le monde va bel et bien s'habituer aux nouveaux faits » – SAVIMBI l'aurait dit dernièrement).

Cette retraite avant Pâques est encore animée par l'espoir que le temps de la paix n'est pas tout à fait perdu. On se souvient du grand moment de la signature des accords de Bicesse pour un cessez-le-feu (accords de paix signés à Estoril, Portugal, le 1^{er} mai 1991). On se souvient aussi du culte d'action de grâce du 2 juin 1991 et du message que le pasteur Augusto CHIPESSE^a, secrétaire général du CICA, avait prononcé à cette occasion. Il avait appelé les Églises à assumer leurs responsabilités dans un esprit de repentance et d'humilité, en étant conscientes de la tâche que Dieu leur confiait. Il les avertissait du danger d'être prises dans des obligations partisans qui compromettraient leur

a) Rev. Augusto Chipesse, Meditação para o dia 2 de Junho de 1991 da realização do Culto de Acção de Graças na Cidadela Desportiva em Luanda, pp. 4s.

témoignage. Il avait ajouté : « ... à partir du moment où nous entrerons dans une ère nouvelle, nous ne pourrons plus penser uniquement à nos parents et à notre tribu, mais nous devrons songer à l'édification, au bien-être et au développement de tous, de toute la nation angolaise. Nous progresserons dans la mesure où nous porterons les fardeaux les uns des autres, où nous nous supporterons, où nous comprendrons les nécessités et les intérêts de chaque groupe ethnique. C'est cela chercher ce qui contribue à la paix et à l'édification mutuelle, c'est cela maintenir la paix et la rendre durable. »

C'est maintenant le temps de la réconciliation ! C'est le moment de rechercher l'unité du peuple angolais. Cette unité n'a jamais pu se faire sous la domination coloniale qui avait pour maxime « diviser pour régner », ni non plus sous un gouvernement qui tenait l'unité pour acquise sans se soucier de ce qui restait à faire pour que les différentes ethnies de l'Angola deviennent le peuple angolais.

Malgré les erreurs commises dans le passé, qui pourrait mieux contribuer à cette unité que l'Église, appelée à être ambassadrice de la réconciliation au nom du Christ ?

Et l'Église essayait de le faire. Le thème de la réconciliation était dans l'air depuis longtemps. On y avait consacré des retraites et des séminaires bien avant que l'on ose en parler publiquement. La Conférence des évêques et le CICA avaient déjà, chacun à son tour, publié des lettres pastorales et des documents à ce sujet. Après les accords de paix, le CICA avait diffusé trois cahiers d'études bibliques sous le titre de « Toma, Segura ! » (Saisis et tiens ferme !), la couverture montrant un panier rempli des fruits de la paix. On y suggérait la lecture de passages bibliques en rapport avec les questions brûlantes de cette période de l'histoire : la vengeance et le pardon, les préjugés et l'amour, la propagande et l'honnêteté. On avait bien conscience que cette réconciliation ne viendrait pas toute seule. On savait que les divisions, les animosités, les inimitiés, les haines, les blessures, les méfiances étaient trop profondes pour être reléguées dans le passé par deux simples signatures.

C'était à cela que l'Église s'était engagée depuis mai 1991. Il est vrai qu'en ce mois d'avril 1993, des signes annoncent déjà des tempêtes dévastatrices. Parlant de l'Angola, un ami nous

avait expliqué que la différence entre l'optimiste et le pessimiste consistait en ce que ce dernier disposait de meilleures informations. Et pourtant ! Réunis avec la délégation du COE, nous ne voulons pas croire que la lecture de Luc 19 soit déjà un constat. Nous la prenons comme un avertissement et nous réfléchissons pour trouver les moyens d'échapper au pire.

Viens, Souffle de Vie, de tous les points de l'horizon !

Notre lecture de Pâques, de ce jour de Pâques plein d'angoisse et de soucis, est tirée du chapitre 37 du livre d'Ezéchiel. La vision de la vallée des ossements desséchés nous parle à plusieurs égards. Nous sommes rassemblés dans la pauvre chapelle en tôle rouillée de Viana, dans la banlieue de Luanda. Secoués par les événements, nous souhaitons ardemment voir la main puissante de l'Eternel nous saisir pour nous montrer la réalité et nous aider à y faire face. Réaliser clairement la situation nous laisse sans illusions, mais nous nous attendons à Dieu, car lui seul nous montrera comment agir.

Ainsi, les gens très simples de ces communautés sur qui retombent toutes les conséquences d'une guerre fratricide dans laquelle se perdent leurs dirigeants, ces frères et sœurs reconnaissent immédiatement la situation de leur peuple dans cette vision : « Ce tas d'ossements desséchés, c'est nous, nous qui nous trouvons dans une situation désespérée. C'est l'Angola qui est plus que pourri. C'est nous qui sommes coupés de nos familles en province, qui n'avons plus aucun moyen de communication, qui ne savons pas qui des nôtres a été victime de violence ou qui a survécu. C'est nous qui devons enterrer nos enfants qui meurent pour un rien dans ce pays autrefois si riche, tués par des maladies qui seraient faciles à éviter ou à guérir. C'est nous qui, demain peut-être, serons recrutés par des razzias violentes pour faire la guerre contre nos frères. C'est nous qui devons faire taire notre conscience pour organiser, souvent illégalement, notre survie. Nos chefs, qui ne pensent qu'à eux-mêmes, ont piétiné et détruit notre espérance. Nous ne sommes plus qu'un tas d'ossements. Quand le Vent de Dieu soufflera-t-il pour nous rendre la vie ? »

Ce texte confie une importante responsabilité au prophète et cette responsabilité, l'Église en Angola voudrait l'assumer :

proclamer la vie nouvelle créée par le Souffle de l'Éternel en dépit de toute expérience, de toute analyse, de tout pronostic et de toute attente. Annoncer un avenir de paix exige une foi courageuse qui surmonte la fatigue et la déception. Or, c'est la déprime qui pèse sur l'Angola, tel un nuage sombre et lourd. Personne n'a plus le courage de prendre une initiative quelconque. Chacun est tenté de se mettre à l'abri en attendant que la tempête passe.

Après des siècles de tutelle portugaise, après tant d'années où « l'État » prétendait tout résoudre, ignorant tout engagement individuel, il est difficile de prendre conscience que la paix n'est pas l'affaire des dirigeants, des puissants, mais qu'elle est promise au peuple tout entier et que c'est aussi à lui de contribuer à son établissement.

Enlevez la pierre !

Au retour de cette visite en Angola, je suis tombé sur un texte de W. Sidney GILCHRIST, ancien missionnaire en Angola. Il avait assisté, dans les années soixante, à une de ces fameuses réunions de prière qui se tenaient en exil, à Kinshasa. Il décrit cette expérience :

J'ai entendu la voix de l'Église souffrante en exil, il y a quelques jours. Plus de mille réfugiés d'Angola, représentant huit dénominations et cinq groupes linguistiques, s'étaient rassemblés pour un culte qui devait durer trois heures. La prédication était faite en portugais et traduite en kikongo. Tout comme leurs auditeurs, les orateurs étaient des réfugiés qui avaient beaucoup souffert. Le texte de la prédication était tiré de l'Évangile de Jean, chapitre 11 : la résurrection de Lazare. Jésus, dit le prédicateur, était venu à Béthanie retrouver Marie et Marthe qui avaient perdu tout espoir. Leur frère était mort et la désolation régnait dans leurs cœurs. « Vous pouvez certes comprendre ce qu'elles ressentaient, dit le pasteur, car vous aussi vous avez perdu une bien-aimée, votre patrie. De même qu'il y avait des Juifs qui venaient pleurer avec les sœurs dans le deuil, de même vous avez des spectateurs qui tentent de vous reconforter. Mais que font-ils ? Que peuvent-ils faire pour vous aider ? Rien ! Vous savez aussi bien que moi qu'ils ne vous rendront jamais votre bien-aimée ! » Le prédicateur n'avait pas

besoin de spécifier, l'auditoire savait très bien à qui il faisait allusion : aux Nations Unies, à l'Organisation pour l'Unité Africaine, aux organisations caritatives internationales, aux Églises d'outre-mer et aux sociétés missionnaires.

Mais, continua-t-il, Jésus dit à Marthe : « Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? Crois en moi, Marthe ! »

Nous sommes tous semblables à Marthe. Nous ne pensons pas que Dieu puisse nous aider. Nous ne croyons pas aux paroles de Jésus et notre patrie ne nous sera rendue que lorsque nous croirons que Dieu peut agir.

Après s'être rendu au tombeau avec les sœurs et leurs amis, Jésus leur demanda d'agir, d'enlever la pierre. Il ne le demanda pas aux amis, aux spectateurs, à ceux qui pleuraient et disaient de bonnes paroles, il le demanda à Marthe et Marie^b. De nouveau, Marthe tenta de discuter avec Jésus : « Seigneur, sois raisonnable, il doit sentir mauvais, c'est trop tard maintenant ! Si seulement tu étais venu plus tôt ! » Et Jésus répondit : « Ne t'ai-je pas dit que si tu veux voir la gloire de Dieu, tu dois croire ? Il te faut agir et non pas te retirer et pleurer. Enlevez donc cette pierre ! »

Vous, mes chers amis, vous mes co-réfugiés, vous êtes les Marie et les Marthe. Ne voulez-vous pas croire qu'un miracle est possible, et vous mettre au travail pour obtenir ce que vous désirez plus que tout au monde : un Angola libre, un Angola libéré de la domination blanche, un Angola où vous pourrez vivre ?

Mais revenons à notre texte. Marie et Marthe virent que Jésus était sérieux et elles se mirent au travail. Elles poussèrent, poussèrent et roulèrent la grosse pierre et le tombeau fut ouvert. Jésus dit alors : « Père, je te remercie de ce que tu m'as écouté. Je sais que tu m'écoutes toujours mais je le dis à cause de ces hommes qui m'entourent, afin qu'ils croient que tu m'as envoyé. » Après avoir dit ces mots, Jésus cria d'une voix forte : « Lazare, sors ! » Et Lazare sortit dans la lumière du jour.

b) Le texte biblique ne précise pas à qui Jésus demande d'ôter la pierre...

Et le prédicateur continua. Chacun des participants ne pouvait manquer de voir les visages transformés, les yeux pleins de larmes, ou d'entendre les « amen » et les murmures d'approbation. Trois heures sous le soleil brûlant et personne n'avait quitté les lieux. S'agissait-il d'un appel politique ou d'un appel religieux ? Appeler les auditeurs à regarder à Dieu, à suivre Jésus, à s'aimer les uns les autres, à faire ensemble des sacrifices dans un but commun, à pardonner à ses ennemis mais en travaillant sans relâche jusqu'à ce que la patrie leur soit rendue, était-ce un discours religieux, ou politique – ou encore les deux ? Pour moi, c'était la voix de l'Église.^c

Notre cher Angola meurtri par la maladie de la soif du pouvoir, déchiré par la haine, détruit par la guerre, est le cadre de vie d'une Église qui souffre, qui souffre d'autant plus que le reste du monde lui tourne le dos en se disant : « Une guerre civile de plus en Afrique qui n'en finit pas ! Et alors ? »

Les promesses de l'Évangile ne nous permettent pas de prendre cette attitude, même si nous sentons le poids de notre impuissance. Un ami zairois nous citait ce proverbe : « Le ver luisant ne s'éteint pas, même sous la pluie ! » Notre espérance ne s'éteindra pas car elle est fondée sur le Christ. Il est difficile de voir ce que nous pourrions faire, mais nous pouvons en tous cas rester auprès de nos frères et sœurs angolais, pleurer avec eux et attendre que Jésus lui-même les appelle à enlever la pierre et dise les paroles libératrices et vivifiantes : que l'Angola vive !

Beni SCHUBERT

c) De : Robert T. Parsons, *Windows on Africa*, Leiden : 1971, pp 195s

Les nomades : des chrétiens à part entière *

Arnold et Christel KIEL

L'Évangile est-il réellement pour tous, sans distinction de race ou d'ethnie ? Nous l'affirmons sans hésitation... et pourtant, est-ce si simple ? En réalité, héritière d'une longue tradition de culture sédentaire, l'Église court le danger de restreindre singulièrement la capacité d'intégration de l'Évangile à des cultures nomades. Arnold et Christel Kiel tentent d'élargir notre horizon dans ce domaine, et nous amènent à nous laisser interpellé et enrichir par ces « chrétiens pas comme les autres » ! Accepterons-nous les défis qui nous sont ainsi lancés ?

Les nomades sont des chrétiens à part entière. Il peut paraître surprenant qu'il faille le dire. Et pourtant l'histoire tant du fondateur que du travail missionnaire de l'Église donne une image différente de la vie chrétienne. En effet, du mouvement chrétien primitif, qui était un groupe en déplacement, naissent des Églises de maisons, des communautés locales, des diocèses et leurs sièges épiscopaux, des fondateurs d'ordres et leurs couvents, des stations missionnaires et leurs colonies de nouveaux convertis. Les chrétiens sont des sédentaires. Les rares exceptions confirment la règle.

* Traduit de l'allemand, « Können Nomaden Christen sein », in *Zeitschrift und Mission*, avril 1991.

La forme qu'a pris le développement de l'Église était-il inévitable parce que tant les nomades que les gitans – les non-sédentaires – les isolés et les marginaux seraient culturellement inférieurs et que leur avenir et leur seule chance de réussir dans la vie serait de devenir sédentaires en trouvant des habitations fixes, voire des propriétés et des terrains ? Au sein de l'humanité, les nomades appartiendraient-ils à un niveau de culture semblable à celui des chasseurs et des cueilleurs, un niveau fondamentalement dépassé et à vaincre ?

Qui sont en fait les « nomades » ?

Les nomades sont en majorité des pasteurs, c'est-à-dire des éleveurs de bétail. En tant que bergers, ils vivent de et avec leur bétail : rennes et chameaux, vaches et chèvres, ânes et yacks, et cela dans des zones climatiques où l'agriculture est soit impossible soit très difficile. Ils ont développé un système économique qui, selon les précipitations, dépend de déplacements géographiques, et cela généralement dans un territoire bien délimité sur lequel ils disposent d'un second, voire d'un troisième domicile où ils séjournent régulièrement, en tous cas pour ce qui est des Masaïs. Les nomades peuvent-ils survivre aujourd'hui avec un tel mode de vie, là où leur espace vital se rétrécit constamment ? Les régions traditionnelles de pâture sont en effet souvent transformées en réserves naturelles, ou alors les terres sont labourées, légalement ou illégalement, pour devenir des surfaces agricoles.

Les experts du développement en viennent peu à peu à la conviction qu'il doit être possible de mettre sur pied des modèles de développement différents pour les sédentaires (habitants des villages et des villes) et pour les nomades (gardiens de bétail en déplacement).

C'est parce que l'Église s'est développée à partir de la *stabilitas loci* – de la communauté locale – avec si possible un pasteur et que souvent Mission a signifié et signifie encore « station » avec temple, hôpital, école que s'est posée la question qui perdure sur la possibilité pour les nomades d'être des chrétiens à part entière. Il y a eu et il y a encore des

difficultés dans la Mission parmi les nomades au cours de l'Histoire, mais on ne peut guère contester le fait que Jésus-Christ est présent parmi eux, qu'il y trouve sa communauté et la multiplie.

C'est en tous les cas notre expérience dans la steppe des Masaïs. Depuis longtemps, ce n'est plus une mission pionnière : il y a des chrétiens de la troisième génération. Aujourd'hui, il est nécessaire de former des collaborateurs et de travailler à l'édification de la communauté, comme on le ferait dans toute communauté de sédentaires. Certes, cette formation doit tenir compte du contexte propre et des défis spécifiques de la culture nomade.

Quelques exemples tirés du diocèse du Nord-Est de l'Église évangélique en Tanzanie

1. Construction de l'Église

La théologie d'une époque et d'un peuple s'exprime souvent dans la manière de construire ses lieux de culte (cf. les divers styles dans l'architecture des églises en Allemagne). En tant que communauté en mouvement qui doit pouvoir changer aisément d'endroit selon les conditions météorologiques, les Masaïs ont des églises appropriées : ce sont des arbres au feuillage abondant si possible, entourés d'une haie plus ou moins grande d'épines. Les bancs et l'autel sont constitués par des branches et des rameaux entrelacés. Une telle église est construite rapidement et sans grands frais et peut être remise facilement en état après être restée vide quelque temps parce que les villages environnants ont été abandonnés pour cause de sécheresse. Il est clair que ces églises ont l'inconvénient de n'offrir qu'une faible protection lors d'une forte pluie. Pourtant les avantages dépassent de loin les inconvénients. De grandes et solides églises ne se trouvent qu'en deux endroits dans notre diocèse du pays masaï : d'une part à Kongei où depuis longtemps on a promis aux Masaïs un point d'eau fixe et un hôpital, promesses non encore réalisées ; d'autre part à Gombero où l'on a tenté d'édifier une station selon le modèle ancien ;

un hôpital et une école furent construites, mais l'alimentation en eau reste insuffisante. A Kalalani, une ville de chercheurs de diamants où vivent beaucoup de Masaïs et de Swahilis et où l'alimentation en eau est assurée, une église de briques doit être construite ces jours-ci. Là où les Masaïs ont la possibilité de s'établir en permanence parce que l'alimentation en eau leur paraît assurée ou leur est promise, ils construisent aussi des églises en dur.

2. Évangélistes et pasteurs

Le nombre d'échecs dans la formation des évangélistes est élevé et frustrant : des évangélistes interrompent leur formation, n'entrent pas dans le ministère après l'achèvement de leur formation, s'arrangent pour devenir inaptes au ministère, par exemple en épousant d'autres femmes. De prime abord, ce constat semble donner raison à ceux qui prétendent que les nomades ne peuvent être chrétiens à part entière. Il est possible que cet état de fait découle simplement d'une compréhension du temps différente chez les sédentaires et les nomades. Un agriculteur sème et récolte 6 mois plus tard ce qu'il a semé. Un nomade doit prendre en compte un temps sensiblement plus long jusqu'à ce que son troupeau se multiplie, et s'adapter continuellement aux impondérables (sécheresse, maladies, etc). Il est possible qu'il ne puisse pas du tout comprendre notre planification à court terme. Des évangélistes que l'on croyait perdus réapparaissent après des années lorsque leur existence familiale et pastorale s'est stabilisée, et ils sont prêts à s'engager sans réserve pour un certain temps. S'ils sont mis sous discipline par l'Église pour cause de polygamie, ils transmettent néanmoins l'Évangile, tiennent par exemple des cultes et sont une sorte de levain dans leur environnement non-chrétien. Le seul pasteur masaï de notre diocèse jusque-là (Yakobo Kimbei) disparut tout d'abord pendant sept ans (1952-1959) après sa formation à l'école supérieure de théologie. Durant cette période il régla la question de ses biens qui sont considérables. Après sa consécration, son style de travail était un casse-tête pour la direction de l'Église car il refusait constamment d'être installé en un endroit quelconque ; au contraire, il travaillait

seulement parmi les Masaïs sans se soucier des limites des paroisses ou des diocèses. Les nomades lancent donc un grand défi à une Église établie pour ce qui est de sa capacité de planifier à grande échelle et avec souplesse.

3. Les modèles missionnaires dans la mission parmi les nomades

Lorsque les missionnaires de Béthel arrivèrent il y a 100 ans dans la région de l'actuel diocèse du Nord-Est, ils travaillèrent, cela va de soi, selon le « modèle de l'implantation », c'est-à-dire qu'ils fondèrent une station fixe à Tanga et transplantèrent ensuite des rejets dans la région proche et au-delà. Ce modèle fonctionna parfaitement dans les montagnes Usambara. Mais lorsqu'une expérience semblable fut tentée en 1914, avec l'accord du gouvernement colonial, dans le pays masaï (à Mbogoi) et qu'une station où l'approvisionnement en eau était assuré fut ouverte, les Masaïs furent effrayés par l'exigence d'envoyer leurs enfants à l'école et de s'installer aux alentours du point d'eau ; en 1915, ils profitèrent de l'extension de la première guerre mondiale au Tanganyika pour disparaître avec enfants et troupeaux. En 1937 un missionnaire et enseignant fut à nouveau envoyé dans le pays masaï, cette fois dans la steppe au-dessous de Mlalo. Il n'exigea rien en relation avec la sédentarisation, au contraire il se déplaçait dans une tente avec les Masaïs dont le conseil des anciens avait approuvé l'enseignement de l'écriture, de la lecture et du calcul parmi les enfants. Il ne mena cette vie rude que durant quelques années. Par la suite, il s'établit à la limite des régions de pâture des troupeaux des Masaïs. Même si l'idée de l'école avait été approuvée par les anciens, l'enseignement échoua pourtant à la longue à cause de la résistance des enfants masaïs.

Aujourd'hui un modèle missionnaire basé sur la construction d'écoles aurait de bien plus grandes chances de réussir car depuis lors les Masaïs ont pris conscience que leur école traditionnelle de bergers (l'apprentissage « sur le tas » entre l'âge de 5 et de 25 ans) ne suffisait plus pour vivre dans la Tanzanie moderne.

4. Conclusion

Nous voyons que ce n'est plus une question de savoir si des nomades peuvent devenir chrétiens ou non. Parmi les Masais, le christianisme est connu depuis des décennies et nombreux sont ceux qui l'acceptent vraiment. Dans le diocèse du Nord-Est de l'Église Évangélique Luthérienne, on estime que 70 % à 90 % des femmes masais sont chrétiennes. Chez les hommes, les chiffres varient de 10 % à 25 %. Les hésitations des hommes à venir à l'Église s'expliquent par le mode de penser traditionnel qui voit dans l'exercice actif de la religion un rôle essentiellement féminin ; de plus la polygamie toujours largement répandue, car elle est l'expression du bien-être, est certainement un facteur qui retient de nombreux hommes de participer à la vie de l'Église.

Bien plus, avec leur mode de pensée et une forme de vie différente, les nomades chrétiens représentent un grand défi pour des Églises traditionnelles établies :

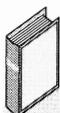
- ◆ Ils se déplacent de lieu en lieu et n'ont par conséquent pas de domicile fixe. (cf. 1. et 2.).
- ◆ Ils sont totalement dépourvus de hiérarchie. Comme chacun doit être à même, en cas d'urgence, de prendre rapidement des décisions pour lui-même et sa famille à cause des conditions de vie difficiles de la steppe, les Masais ne connaissent pas de forme de gouvernement central et hiérarchisé qui serait trop lent et trop lourd en cas d'urgence. Les nomades sont des individualistes notoires dont le fonctionnement met la patience d'une Église hiérarchisée à rude épreuve. Mais en fait, ce qui peut nous sembler, à nous chrétiens occidentaux une lacune, pourrait justement nous stimuler à réexaminer nos hiérarchies.

- ◆ La notion du temps différente des nomades pourrait être un enrichissement pour des Églises traditionnelles en les incitant à une foi et à une patience plus grandes (cf. 2.) .

- ◆ Les Masaïs sont aujourd'hui prêts, dans la mesure du possible, à s'adapter au style de vie dominant des Ilmeeki, comme ils appellent tous les non-Masaïs. Nous autres Ilmeeki, nous ferions bien d'apprendre de la sobriété du style de vie des Masaïs, eux qui durant des siècles ont réussi à maintenir en équilibre un écosystème qui leur était défavorable, tandis que nous, les sédentaires, nous sommes en train de détruire le nôtre de manière irréparable. Que cette sobriété ne signifie pas le renoncement à la beauté et à la dignité, les Masaïs l'ont démontré jusqu'à ce jour ! La question à poser aujourd'hui n'est donc plus « Des nomades peuvent-ils être des chrétiens à part entière ? ». Mais posons-nous au contraire la question : « Que pouvons-nous, nous chrétiens sédentaires, apprendre de ces chrétiens nomades ? »

Arnold et Christel KIEL

Revue de livres



Jean-François Zorn

**Le grand siècle d'une mission protestante
L'action, la pensée et l'organisation de la Société des
Missions Évangéliques de Paris de ses origines
(1822) à la première guerre mondiale.**

Éditions « Karthala » et « Les bergers et les mages », Paris : 1993

Diffusion en Suisse : Labor et Fides. Prix 250 FF / 80,20 FS

Ce livre est la version aménagée pour un large public de la thèse de doctorat que Jean-François Zorn a soutenue à l'Université de Paris Sorbonne en juin 1992. Il compte 791 pages d'une lecture aisée, 1600 notes, 16 planches d'illustrations hors-texte, 10 cartes et 3 index (lieux, personnes, thèmes).

Nous remercions la revue Spiritus, qui nous a autorisé à reproduire cette analyse de Madame Claude Hélène Perrot, historienne.

Alors que depuis quelques années l'histoire des sociétés missionnaires au XIX^e siècle et de leur impact sur les sociétés extra-européennes suscite un intérêt accru et renouvelé, on ne peut qu'accueillir avec faveur la publication de l'importante thèse de J.-F. Zorn.

Son objet est d'étudier les orientations, l'œuvre, en un mot l'histoire, d'une société missionnaire protestante, la Société des Missions Évangéliques de Paris (SMEP) qui, fondée en 1822, s'est implantée sur des « terrains » nombreux et divers, répartis sur plusieurs continents, allant du Sénégal aux Iles de la Société et à Tahiti, en passant par le sud de l'Afrique, le Gabon et Madagascar.

Pour cerner un aussi vaste sujet, il lui a fallu à la fois mettre en situation les différents courants qui traversent au XIX^e siècle le protestantisme en Europe, et notamment ceux qui sont à l'origine de

la société missionnaire (dont les liens avec la Société des Missions de Londres (LMS) furent et demeurent étroits), tenir compte des réalités locales très contrastées dans les régions où s'est implantée la SMEP, sans négliger pour autant l'histoire politique et coloniale européenne, et notamment celle de l'expansion conquérante de la France et de l'Angleterre. Il en résulte une œuvre fort riche, voire foisonnante, comme on pouvait s'y attendre étant donné la diversité des thèmes pris en compte.

Jusqu'aux années soixante-dix les abondantes archives de la SMEP, devenue DEFAP (102 boulevard Arago, Paris 16ème) étaient, comme celles d'autres sociétés missionnaires, exploitées à des fins plus hagiographiques que scientifiques par les agents de la mission eux-mêmes. Il importait donc qu'elles soient soumises à d'autres interrogations inspirées par d'autres motivations que celles de fortifier la mission et son œuvre, spirituellement et matériellement. Le souci d'objectivité de J.-F. Zorn, comme on aura l'occasion de le souligner, ne se dément pas au long de ce copieux ouvrage.

Le plan n'est pas chronologique, mais géographique : les uns après les autres sont étudiés les différents « champs » de mission. A propos de chacun d'eux on retrouve les mêmes pays : Sénégal, Algérie, Gabon, Tahiti, Madagascar, Nouvelle-Calédonie et enfin, à mi-parcours, le Lesotho (alors que l'expérience faite au Lesotho peut être qualifiée de fondatrice, ayant inspiré les autres missions) et le Zambèze. Ainsi le lecteur fait plusieurs allers et retours du début à la fin du siècle, retrouvant en chemin les mêmes personnages, et les mêmes problèmes généraux.

Cependant, malgré ce parcours en Z, on voit se dessiner deux périodes, ou si l'on veut, deux âges missionnaires. Avant la montée de l'impérialisme colonial, un premier XIX^e siècle où les hommes de la SMEP, à l'image de ceux de la LMS, travaillent à l'émergence de « nations » indépendantes et à leur consolidation, en cherchant délibérément à se tenir éloignés de toute ingérence politique européenne, et surtout de celle de la nation à laquelle ils appartiennent. Telles sont les activités de la LMS à Tahiti, à Madagascar, aux îles Loyauté et celle de la SMEP au Lesotho. L'étude des deux courants (qui convergent pour donner naissance à la SMEP) trouve place au seuil de cette partie : l'esprit du réveil piétiste allié au méthodisme d'une part et d'autre part l'esprit des Lumières, abolitionniste, anti-esclavagiste, transmis par Wilberforce et par John Philip.

Puis vient l'ère de l'expansion coloniale où partout apparaissent des problèmes nouveaux et semblables : « missions coloniales » et « missions non coloniales » (selon les termes de Jean Bianquis) : faut-il s'installer là où la France a conquis des colonies ? Est-il légitime de s'installer là où ont œuvré des missions anglaises comme à Tahiti et à Madagascar ? Ici se situe le clivage entre libéraux et évangéliques.

Le dilemme trouble et divise les protestants au moment même où se développe une vaste campagne anti-protestante en France. On accuse la société des Missions d'être « une branche de cette vaste association protestante qui a pour but le triomphe de l'Angleterre ». Et non sans ironie Langereau écrit à Bœgner : « Sans le savoir nous sommes tous des Anglais ».

Au milieu de ces vents contraires, on est frappé de l'extraordinaire continuité dont, tout au long du siècle, fait preuve le comité de la SMEP qui ne dévie guère de ses positions initiales, avec une persévérance qui n'est pas sans rigidité. Bœgner résiste de son mieux à la fièvre coloniale qui se répand dans les milieux dirigeants français : « On n'entend plus que la scie coloniale », dit-il. Mais refusant tout compromis doctrinal, rejetant notamment l'interprétation critique des Écritures réclamée par les libéraux, le comité ne parvient pas à maintenir l'unité entre les diverses dénominations protestantes, alors que c'était un de ses objectifs fondamentaux. Tout cela est fort bien montré dans la quatrième et dernière partie où l'auteur porte un regard d'ensemble sur la politique poursuivie par la SMEP tout au long du siècle. Cette étonnante obstination a sans doute, suggère-t-il, quelque chose à voir avec un mode de gestion centraliste, assez voisin de celui du presbytérianisme synodal. « Les décisions sont prises dans je ne sais quel clair-obscur par une poignée d'hommes très respectables, mais qui s'obstinent à faire prévaloir les idées qui leur sont propres », écrit à la fin du siècle l'un de ceux qui souffrirent de cette rigidité.

Quelques questions viennent à l'esprit du lecteur. Même si l'objectif poursuivi est l'étude de la société « émettrice », il est clair que le contexte dans lequel se trouvaient les missionnaires « sur le terrain » n'a pu manquer d'avoir une certaine influence, fût-elle indirecte, sur les décisions prises à Paris. On aurait aimé que soient décrits les moyens de communication entre la maison mère et les stations missionnaires : par exemple, la durée de l'acheminement du courrier et des voyages effectués par les « visiteurs ». Y avait-il un type unique de station ou des types différents ? Avait-on partout les mêmes exigences envers les convertis ?

Si on revient maintenant à l'émetteur, des questions surgissent quant à l'origine sociale des missionnaires. Elles restent sans réponse, faute peut-être d'avoir recouru à des archives privées, ou pourquoi pas aux traditions orales familiales qui se sont maintenues vivantes jusqu'à présent dans les « dynasties » de pasteurs et de missionnaires. Quelle formation ont-ils reçue et quels changements sont intervenus entre le début et la fin du siècle ? A la fin du siècle, y a-t-il influence des nouvelles orientations – racistes – de l'anthropologie physique dans l'enseignement donné ? On relève une allusion à Gobineau.

Le fait qu'une proportion croissante du personnel missionnaire sorte de la faculté de théologie et non plus exclusivement de la Maison des missions (comme les graphiques le démontrent remarquablement) se traduit-il par des changements importants dans les matières enseignées ? On voit apparaître de nouvelles matières : histoire comparée des religions, sociologie etc.. Qu'apprenait-on aux futurs pasteurs des populations qu'ils allaient tenter de convertir ?

En guise de conclusion il faut mettre l'accent sur la maîtrise avec laquelle sont traités des matériaux très divers qui portent, comme on l'a dit, sur des thèmes extrêmement variés. L'ouvrage se distingue également par une constante recherche de l'objectivité scientifique, par une volonté de distanciation qui est la marque de l'historien.

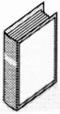
Ainsi l'attention portée à l'évolution du discours de la SMEP sur elle-même : une belle analyse critique des versions successives au sujet de l'appel fait par « le roi des Bassoutos », Moshoeshoe 1er aux missionnaires. « Les variantes, écrit J.-F. Zorn, permettent de comprendre comment se construit une histoire, surtout quand elle est réputée porteuse d'un message divin ». Signalons aussi l'analyse terminologique appliquée au mot « Réveil » qui fait apparaître un glissement de sens à partir des années 1840.

En outre l'auteur s'est livré avec lucidité et impartialité à la relecture des échecs de la mission, et il les a réinterprétés, indépendamment de la version qui en avait été produite à l'époque. C'est le cas notamment des causes du renvoi d'un personnage remarquable, l'Africain Walter Taylor, exclu de la mission du Sénégal, et de plusieurs rejets de candidatures, parce que « libérales », telle celle d'Albert Schweitzer.

Il est hors de doute que cet important travail mis à la disposition du public, intéressera non seulement les spécialistes de missiologie, ou de l'histoire du protestantisme, mais aussi les historiens des sociétés extra-européennes dans lesquelles ont œuvré les hommes de

la SMEP. Il leur procure un instrument d'analyse de ces sources irremplaçables que sont les archives missionnaires.

Claude Hélène PERROT
Université de Paris I
Centre de Recherches Africaines



James H. Cone

Malcolm X et Martin Luther King

Les effets d'une colère noire

Éditions Labor et Fides, Genève: 1993, 140 p.

La violence du débat racial aux USA, illustrée notamment par les événements de Los Angeles de l'été 1992, remet d'actualité les combats menés par les deux grandes figures noires des années 60: Martin Luther King et Malcolm X. Si le premier fait officiellement partie de l'histoire des USA, la figure du second ne refait surface que maintenant, au cinéma avec le film du réalisateur noir Spike Lee, et, souvent de manière caricaturale, comme alibi d'un extrémisme désespéré, ou comme phénomène de mode réduit à l'emblème « X » sur casquettes et T-shirts.

James CONE, théologien noir américain, propose un portrait nuancé des deux personnages et évoque l'héritage laissé aux *blacks* d'aujourd'hui par ces deux « martyrs » assassinés au même âge à trois ans d'intervalle.

Traduction française des quatre derniers chapitres de « Martin and Malcolm and America », Orbis Books, New York, 1991, cet ouvrage comporte une nouvelle introduction de l'auteur, rédigée spécialement pour l'édition française, qui évoque l'influence de King et de Malcolm X dans l'actualité du débat racial aux États-Unis.

L'auteur: Né en 1938 dans l'Arkansas, James CONE est le porte-parole le plus éminent des théologiens noirs américains. Il fait partie de l'Association Œcuménique des théologiens du Tiers monde, et a publié, traduit en français, « La noirceur de Dieu », Labor et Fides, 1989.

Le traducteur: Serge MOLLA, pasteur, est un spécialiste de Martin Luther King, à qui il a consacré sa thèse, publiée sous le titre « Les Idées noires de Martin Luther King », Labor et Fides, 1992. Ami personnel de James Cone, il connaît particulièrement bien la situation actuelle du débat racial aux États-Unis.